TYPOGRAPHIQUE TOMBEAU

DE JEAN-PIERRE LACROUX †

LACROUX * TYPOGRAPHIQUE TOMBEAU

TYPOGRAPHIQUE TOMBEAU DE JEAN-PIERRE

Typographique Tombeau

de

Jean-Pierre Lacroux

La liste Typo

Typographique Tombeau

de

Jean-Pierre Lacroux

2003

Avant-propos

Jean-Pierre Lacroux nous a quittés le 12 novembre 2002 vers midi. La liste Typo, orpheline, a souhaité lui rendre le dernier hommage d'un livre à sa mémoire.

Ce livre se compose essentiellement d'interventions publiées sur la liste, de Jean-Pierre en premier lieu, et de ses amis. Après une brève histoire de sa participation à la liste viennent deux exemples de la camaraderie qui nous a unis : une discussion musclée sur ses « principes » et quelques traces de sa participation systématique aux « banquets des typographes », également connus sous le nom de « bouffes typo » ou encore de « typothons ».

Un florilège de ses interventions a été rassemblé par l'un d'entre nous, suivi par un certain nombre de références bibliographiques publiées sur son site.

L'ensemble a été produit par les colistiers fidèles à sa mémoire, toujours ébranlés par la brutale disparition de celui qui fut notre pilier.

Les messages reproduits ont été en partie corrigés ou tronqués, par souci de lisibilité et de synthèse. Les archives de la liste (https://www.irisa.fr/wws/arc/typographie/) permettront de retrouver la totalité des 1 177 messages de Jean-Pierre, et les autres, dans leur intégralité, si nécessaire.

Son entrée dans la liste Typographie

Un jour d'avril 1997, la liste Typo, qui avait alors deux mois d'existence, reçoit un anodin message…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 21 avril 1997
Sur. — Codes

Pour répondre à un correspondant, je viens de créer une page (en construction…) reprenant les ouvrages figurant dans ma bibliothèque de travail. La section consacrée à l'orthotypographie peut éventuellement intéresser les abonnés à cette liste (codes typographiques). Deux autres sections (langue française, écriture) sont également en construction, plus ou moins avancée.

Il y a à peine un mois que je vous ai rejoints ; j'ignore donc si ma liste apporte des éléments complémentaires à celles qui ont été publiées ici (un des premiers messages que j'ai reçus évoquait une liste de codes).

Bibliographies : http://users.skynet.be/sky37816/Lx.html
Cordialement,
Jean-Pierre Lacroux
lacroux@skynet.be

Le message auquel il est fait référence date du 1er avril, il contient la liste d'une poignée de livres sur la typographie. La liste[1] *dont Jean-Pierre nous fait part ce jour-là en compte près d'une centaine…*

Le lendemain, nous devions commencer à prendre la mesure du bonhomme : il poste une rafale de messages au cours desquels

— Olivier Randier apprend qu'il vient de dire une jolie bêtise (les quelques petites capitales qu'il a cru identifier dans les listes de caractères d'Unicode appartiennent à l'alphabet API — les noms inadéquats de ces caractères sont en cause, cependant) ;

— Paul Pichaureau connaît qu'il est dans l'erreur quand il critique cavalièrement « la Pléiade ».

Puis il se tait jusqu'en mai, nous laissant dans la perplexité.

En mai, il montre à nouveau la pleine mesure de son talent. La liste Typo en sera définitivement changée. Chaque affirmation d'un colistier est passée au crible de son esprit critique et acéré. Comme le dira l'un des fondateurs (Alain Hurtig), ce lieu d'échange devient un carrefour passionnant de formation permanente, de discussions à bâtons rompus et de convivialité. L'humour ne sera jamais absent. Jean-Pierre Lacroux est d'ailleurs le seul à répliquer à l'une des innombrables provocations d'un autre fondateur.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 mai 1997
Sur. — Guide du typographe romand

[Thierry Bouche]

Au fait, il semblerait qu'on parle surtout de livres pour les démolir ici :-) alors à mon tour : je viens de réaliser qu'un des participants de cette liste est l'auteur du livre Papier *publié par Quintette/Seghers, livre au demeurant très ludique, et utile (je connais une maison d'édition qui ne ferait pas ses livres de la même façon sans ce livre). Mais il m'avait laissé l'impression d'une typo assez moche, d'où ma surprise en lisant ici-même d'avisés conseils de son auteur !*

1. Reproduite, dans son ultime version, en pages 131 et suivantes.

J'y suis retourné, et je confirme :

— utilisation d'un caractère mal approprié (je parierais qu'il s'agit d'ITC Garamond) ;

— typographie bizarre (en particulier la lettre i *se balade un peu partout, semble avoir des approches aléatoires) ;*

— les renfoncements sont très importants !! (au moins 3 cadratins…)

Mille fois d'accord… hélas… J'ai honte (sans blague…). Et vous auriez pu évoquer quelques coquilles, des divisions ayant oublié d'être optionnelles et se retrouvant au beau milieu d'une ligne… Bon, je pourrais dire que je n'ai pas touché à la compo, ce serait exact, mais je ne vais pas repasser le paquet piégé à celui qui s'en est chargé… c'est un ami et, en outre, il est très compétent. Le drame, mais ce n'est pas une excuse, c'est que ce bouquin a été fait en deux mois… Après avoir hésité pendant presque un an, Seghers-Laffont s'est décidé au dernier moment. Un temps considérable a été consacré à un problème technique très particulier, le collage des feuillets de grammages (très…) différents… J'ai rédigé le texte en un mois (soit une semaine de plus que Stendhal pour *la Chartreuse de Parme*…, il n'y a donc pas de quoi faire le malin), j'ai filé la disquette à mon pote, qui a fait la mise en page sur une antique version de PageMaker… Je n'ai vu aucune épreuve. Résultat typographique : une catastrophe… mais un livre plutôt amusant, qui a été épuisé en moins d'un an… Comme quoi…

Bah ! on fera mieux, si on se décide à le rééditer.

Par sa culture, par sa finesse, par son entêtement et son goût pour le débat contradictoire, par ses affirmations péremptoires et par ses qualités d'écoute, par son humour, Jean-Pierre se fera une place unique au sein de la liste. Il en sera la mascotte, la tête de Turc, le bourreau et le juge-arbitre. Il sera celui dont on cherche l'approbation ou la punition.

Mais Jean-Pierre, toujours, saura charmer par sa modestie et la beauté simple de sa présence parmi nous.

Thierry Bouche

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 janvier 1999
Sur. — :-)

[Patrick Cazaux]

Et à part ça, qu'est-ce qui te met de bonne humeur ?

Un rien suffit : la liste typo, du gris qu'on prend dans ses doigts et qu'on roule, le sauternes de l'Inca, deux lignes des Valeureux… Rien d'original, en somme.

Une question de principes

De. — Alain Hurtig, le 26 février 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

D'un chef-d'œuvre littéraire, on peut faire un texte médiocre (à l'aide de marges imbéciles, de gris foireux, de caractères volontairement inadaptés) si on a envie d'« assassiner » l'auteur ou l'éditeur. On peut aussi rehausser un texte pas très bon avec une belle mise en pages — exactement comme un vin bas-de-gamme devient bien meilleur si on le verse dans un verre à dégustation, type Impitoyable.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 février 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

Là, j'suis point d'accord… Certes, la typographie n'est pas sans effet sur la perception d'un texte, mais il ne faut pas lui attribuer des pouvoirs de super-héro !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 février 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

Tiens… personne n'a été choqué par mon « super-héro » ? Il n'est pourtant ni français ni anglais…

B. à t. man

De. — Alain Hurtig, le 1er mars 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

Si, il faut. (Comment justifier nos émoluments, sinon ? ;-)))

C'est d'ailleurs facile à vérifier : soit un texte quelconque A, et un autre texte quelconque A' (le premier sera de nature plus littéraire, et le second plus technique ; on veillera, pour une meilleure tenue de la démonstration, à choisir des textes bien écrits). On les compose tous les deux dans une police à empattement (disons un Garamond) et on fait varier progressivement la force de corps et l'interlignage relatif. Puis on recommence, avec les mêmes textes, les mêmes forces de corps, les mêmes interlignages, mais dans une linéale (disons du Gill).

(On se retrouve avec $2x^{y'}$ pavés de texte à comparer, c'est ça ?)

On voit très vite que, sauf dans les cas extrêmes qui peuvent devenir esthétiques à force de choquer l'œil, de le violer (quelques mots en caractères énormes dans une police X : mais on rentre là dans le graphisme, dans l'affiche : on sort de la lecture cursive), tel caractère magnifie un texte donné, et tel autre l'esquinte, que telle force de corps le rend lisible et tel autre invisible (on « saute » le pavé de texte, on ne le regarde qu'à peine et en tout cas on ne le lit pas), tel interlignage va, et tel autre ne va pas, etc.

Évidemment, tous les paramètres interagissent, parce qu'une police de caractère a aussi sa vie propre, son esthétique, indépendamment du texte qu'elle sert et habille. Le papier, le format de l'ouvrage, tout cela aussi fait sens, et influe sur la composition.

C'est d'ailleurs pour cela que le choix de la police, les essais d'empagement, de paramétrage du gris, etc., doivent être faits avec du *vrai* texte (premier chapitre du premier livre d'une collection, par exemple), et non pas avec du « Lorem ipsum ». Et être validés sur le papier, dans le format, etc., de la collection ou de l'ouvrage.

Bref, on peut, cher Jean-Pierre, bousiller ou magnifier un texte à l'aide de la typographie, aussi sûrement qu'on peut le faire à l'aide de capitales ou d'italiques mal placés. C'est son côté « super-zéros » :-).

Restent les limites de l'exercice. Pour reprendre la comparaison avec le pinard, il est vrai qu'un grand vin, même dans un verre à moutarde,

reste un grand vin. Mais il sera un peu moins grand… De même « Un coup de typographie n'abolit pas la littérature ». Tout au moins la met-elle à l'épreuve !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er mars 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

Alors… nous sommes d'accord… L'exercice a ses limites, qui sont vite atteintes…

J'ajoute qu'une piquette servie dans un verre en cristal reste une piquette… mais une piquette prétentieuse, donc plus ridicule encore…

Ce que je contestais c'est ceci :

D'un chef-d'œuvre littéraire, on peut faire un texte médiocre (à l'aide de marges imbéciles, de gris foireux, de caractères volontairement inadaptés) si on a envie d'« assassiner » l'auteur ou l'éditeur.

Si tu avais écrit « d'un texte ordinaire, on (le typo…) peut faire un texte médiocre », j'aurais applaudi… De la même façon, un bon typo peut grandement améliorer la perception d'un texte quelconque, voire lui conférer un statut respectable…

En revanche, je crois que l'éventuelle maladresse de la mise en pages ou de la compo n'infligera que des dommages dérisoires aux chefs-d'œuvres littéraires. Que ceux qui n'ont pas connu leurs plus belles émotions poétiques en savourant des compos merdiques imprimées sur du bouffant médiocre se lèvent… Last provoc, but not the least : C'est triste à dire, mais je crois que l'importance « décisive » de la typographie est proportionnelle à l'insignifiance des textes…

PAS TAPER :-))))))

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er mars 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

[Jean-Denis Rondinet]

Dans la logique de la « filière industrielle du langage », comme ils disent, si on s'est payé un mauvais typo (ou si on a fait faire le boulot à la dactylo), alors on n'aura pas payé non plus de correcteur ! Donc le texte lui-même va en prendre un coup… et deux fois !

JiDé (prêchant pour sa paroisse…)

Cher JiDé, nous sommes de la même paroisse…

Je crois donc qu'il y a un quiproquo dans le coin… Nous ne parlons pas de la même chose. Un chef-d'œuvre, littéraire ou non, a probablement été « corrigé », voire « révisé » (par l'auteur ou par un tiers). En revanche, qu'il soit mis en pages avec des marges ridicules ou des blancs respectant les préceptes de la secte du nombre d'or, que le caractère choisi pour le composer soit sublime ou hideux, que le gris de la compo soit uniforme ou bordélique (il était question de cela…), je ne dis pas que l'on s'en fout, je dis que c'est accessoire, dérisoire en regard de l'essentiel… Je dis aussi que plus le texte est insignifiant, plus on a intérêt à le mettre en forme avec soin : il y aura au moins de la qualité quelque part… Cela ne signifie évidemment pas que je milite pour le dédain (puritain ou stupide, ce qui revient au même) de la forme typographique dès lors qu'il s'agit de « chefs-d'œuvre » !

L'essentiel du travail de correction vise à produire un « texte » impeccable, c'est-à-dire sans péché involontaire contre la langue écrite. Ce travail a des implications évidemment orthotypographiques et même strictement typographiques… mais… généralement… il intervient avant (et pour cause…) et sans le moindre lien avec le choix du caractère ou la mise en pages…

Je crois que nous sommes ici au cœur même de l'ambiguïté du terme « typographie » tel que nous l'employons depuis que la typographie est morte…

Il me semble indispensable de bien distinguer la mise au point d'un texte et sa mise en pages. Contrairement à ce que croient les « auteurs-compositeurs-maquettistes » amateurs, jamais la composition n'a été aussi indépendante de la mise en pages que ces jours-ci, tu es bien placé pour le savoir !

Je ne voudrais pas caricaturer des positions qui n'ont pas encore été exprimées… mais il me semble difficile d'avancer que, sauf quelques cas particuliers, une œuvre a plus ou moins de « qualité littéraire » selon ses versions composées… Racine n'est ni pire ni meilleur en classique

Larousse ou chez Jambonneau, fournisseur attitré des pharmaciens et des notaires néobibliophiles…

Bien sûr, je suis comme vous tous et, en particulier comme Alain Hurtig, je préfère que la qualité de la mise en forme soit à la hauteur de celle du texte… Encore une fois… je me contente de dire que les insuffisances de la première ne sont pas de taille à amoindrir réellement la seconde. Sauf à choisir des exemples outranciers, dus à des provocateurs ou à des débiles (mais est-il utile de disserter sur les pratiques « extraordinaires » ?).

Y a-t-il une mise en forme (choix du caractère, mise en pages…) idéale pour un texte donné ? Tout le monde répondra non. Faut-il pour autant (et par une analogie facile avec les partitions) assimiler les typographes à des interprètes ? Je crains ici que certains n'hésitent pas à répondre par l'affirmative…

De. — Thierry Bouche, le 20 mars 1998
Sur. — L'empire des sigles

[Jean-Pierre Lacroux]

Selon moi, c'est plus important que le choix d'un caractère « adapté » à un texte donné, question qui jadis se posait beaucoup moins… et pour cause. Je crains que l'éventail extravagant de caractères dont nous disposons aujourd'hui pour quelques sous (voire moins) ne nous incite à surévaluer la pertinence de nos « choix ».

Tu n'as donc jamais connu ça ? Tourner autour d'un texte qui te parvient nu comme un ver, mal dactylographié, truffé de bourdes et recelant quelques perles que — comme un sculpteur — tu fais peu à peu ressortir, tu amènes silencieusement à la lumière. Simplement par le choix d'un empagement [le plus important, mais impossible de définir un empagement *indépendamment* du caractère utilisé !], d'un format, d'un papier. De même que les architectes modèlent nos vies de

façon imperceptible, et ne feront pas notre bonheur ou notre malheur *a priori*, de même le typographe infléchit la lecture qu'on fera d'un texte. J'ai intensivement utilisé Didot pour des travaux difficiles parce que ça force une lecture plus lente. Et j'aimerais que *Maldoror* me salisse les mains. Je serais prêt à souscrire à ton axiome « l'impact de la typo sur un texte est inversement proportionnel à la qualité dudit », mais le confort, le je-ne-sais-quoi, le *zen* en un mot ? Allons, en toute honnêteté !?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 20 mars 1998
Sur. — L'empire des sigles

[Thierry Bouche]

Allons, en toute honnêteté !?

En toute honnêteté (c'est difficile : c'est pas dans mes habitudes…), tu as raison… Enfin… je veux dire que je ne suis pas loin de penser la même chose que toi…

Je ne suis pas puritain au point de croire qu'une bonne et une mauvaise typo c'est kif-kif… Comme tout le monde ici, je suis persuadé que la typographie peut « infléchir la lecture ».

Ce que je conteste, c'est l'importance accordée au choix du caractère, singulièrement dans la composition des textes littéraires (il va sans dire que j'exclus d'office les pitreries ou les contresens caricaturaux…). Je crois sincèrement que c'est une foutaise d'affirmer (comme cela se fait parfois) que, si un vrai didot se marie idéalement avec du Chénier, une tranche de Leopardi exige du vrai bodoni… Je crois encore plus sincèrement qu'une bonne police de labeur, qu'elle soit garalde, réale ou didone, peut composer sans grave dommage tous les chefs-d'œuvre écrits par nos semblables dans les siècles des siècles… Pour autant, rien n'interdit d'effectuer des choix subtils qui rehausseront l'éclat de tel texte !

Quant à mon axiome… il se vérifie dans les faits : aujourd'hui comme naguère, les secteurs qui sollicitent le plus la diversité des caractères sont ceux qui diffusent les textes par nature les plus creux. Ce n'est pas un hasard si la luxuriance débridée se manifestait dans les

travaux de ville, les bilboquets (aujourd'hui, à chacun de nommer ces secteurs, je ne veux me fâcher avec personne…).

De. — Thierry Bouche, le 11 mai 1998
Sur. — Les didones freinent la lecture

P. S. — À propos de Walbaum, […] eh bien ce livre est un contre-exemple au « principe de Lacroux » qui affirme que l'impact de la typo est inversement proportionnel à la qualité du texte : ici le texte est difficile mais intéressant, et le voilà haché, noirci, durci par cette typo gothique.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 juillet 1998
Sur. — Bouquin de Blanchard

[Thierry Bouche]

le livre n'est pas non plus dénué de tout culte de la personnalité envers Vox. Ni de références barthésiennes à tort et de travers…

Deux raisons qui font que j'aime d'avance… Voilà qui va égayer mon été laborieux !

J'ai oublié de dire le seul aspect de cet ouvrage que je trouve réellement positif : 250 pages dont le seul objet est d'infirmer le « principe de Lacroux ». ;-)

Et ça te fait rire ?… :-(

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 juillet 1998
Sur. — Classifications, fond et forme

[Olivier Randier]

S'il a raison de dire qu'une mise en pages et une typographie admirable ne sauveront pas un texte médiocre, et qu'inversement un bon texte peut faire

oublier les horreurs typographiques si répandues de nos jours, il n'empêche qu'une mise en pages et une typographie pleinement accordées au fond procure un plaisir supplémentaire (que bien peu de gens apprécient, hélas).

Mais… je ne dis pas le contraire… Je n'ai rien contre les plaisirs supplémentaires.

De. — Jean Fontaine, le 28 juillet 1998
Sur. — Du principe de Lacroux

[Caroline Leduc]

P.S. : Qu'est-ce que c'est que ce « principe de Lacroux » dont vous parlez assez souvent ?

C'est l'équation fon-da-men-tale de la typographie, énoncée par J.-P. Lacroux (équation à graver dans sa mémoire dans une belle incise monumentale) :

$$\mathrm{qt}(x) = \frac{\mathrm{L}}{\mathrm{ql}(x)}$$

où :

— la variable x = texte quelconque (mesuré en bits) ;

— la fonction $\mathrm{ql}(x)$ = « qualité littéraire de x » (mesurée en molières) ;

— la fonction $\mathrm{qt}(x)$ = « qualité typo minimale de x » (mesurée en blanchards) ;

— la constante L = constante universelle de Lacroux.

Ce qu'exprime donc cette relation, c'est que le soin typographique minimal à donner à un texte est inversement proportionnel à la qualité intrinsèque du texte.

La valeur de la constante universelle de Lacroux est de 3,1416 blanchards-molières à température, pression et salaire ambiants. (Cette valeur décroît avec la pression et la température. Elle croît avec le salaire.)

Remarquez qu'on ne parle pas encore de « théorème de Lacroux », mais bien de « principe de Lacroux » (ou « conjecture », ou encore « postulat »), car sa démonstration complète, fort complexe, n'a pas

encore été réalisée (cette démonstration est le graal de tout apprentypographe) et on n'a même pas encore prouvé si cette démonstration est possible ou non. Pour cette raison, certains ont voulu contourner ce postulat jugé (jusqu'à nouvel ordre) irrecevable.

Les typographies construites sans recours au postulat de Lacroux sont appelées typographies non lacroussiennes. Elles sont de deux types, selon le postulat qu'elles adoptent :

— par un point pica, on peut faire passer une infinité de typographies parallèles à un texte (typographies hurtigiennes) ;

— par un point pica, on ne peut faire passer aucune typographie parallèle à un texte (a-typographie blanchardienne).

Laquelle de ces typographies, lacroussiennes ou non, est celle qui correspond réellement à notre univers ? Pour l'instant, les spécialistes se perdent en conjectures. C'est à suivre.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 juillet 1998
Sur. — Que poses-tu là ?

[Jean Fontaine]

C'est l'équation fon-da-men-tale de la typographie

Si même les néodarwinistes le disent… je suis très mal barré…

L:*)

De. — Alain Hurtig, le 28 juillet 1998
Sur. — L'insoutenable légèreté des lettres

Qu'est-ce que c'est que ce « principe de Lacroux » dont vous parlez assez souvent ?

Un élément du folklore de la liste.

Jean-Pierre, un des piliers de ces lieux, et dont la mauvaise foi proverbiale n'égale que celle de ses contradicteurs :-), a osé me prétendre un jour qu'une police adaptée, un bel empagement, etc., ne pouvait pas « sauver » ni même rehausser un mauvais texte, et qu'à l'inverse on ne pouvait pas bousiller un chef-d'œuvre avec une typographie et une mise en pages dégueulasses.

C'est l'absurde « principe de Lacroux », évidemment résumé ici de façon caricaturale (on me reconnaîtra bien là ;-)).

S'en est suivi un débat au couteau, entre les défenseurs du noble art d'un côté (Thierry Bouche, Olivier Randier et moi-même) et leur contempteur Lacroux (bien seul, le pauvret, même s'il a trouvé sur le tard quelques épigones !). Thierry, furieux que le match se soit terminé sans vainqueur, y fait allusion de temps en temps. Quant à moi, dans ma vertu outragée, je ne désespère pas de prendre ma revanche un de ces jours. Olivier reprend des forces…

Voilà : c'est juste un gag, en somme, un clin d'œil parce qu'on s'aime bien et qu'on aime bien s'engueuler, et à la fois un débat de fond extrêmement sérieux et important.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 juillet 1998
Sur. — L'insoutenable légèreté des lettres

P.S. : Qu'est-ce que c'est que ce « principe de Lacroux » dont vous parlez assez souvent ?

C'est une méprisable caricature mise en avant par des individus infréquentables… mais que je salue amicalement ici…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 29 juillet 1998
Sur. — Du principe de Lacroux

Mais ce qui est encore plus subtil, c'est la manipulation fontainienne qui a consisté à introduire le « soin typographique minimal »…

Faisons comme si ce « principe » n'était pas une caricature… Pour mettre sa faiblesse en évidence, c'est au « soin typographique maximal » qu'il faut s'intéresser.

Confiez à Massin un roman de Franz-Olivier Gisbert : le texte souffrira peu, voire gagnera un petit rien. Confiez-lui les *Exercices de style* de Queneau : il vous restituera des exercices typographiques. Comme quoi, cher Alain, je persiste et signe : un chef-d'œuvre a plus à craindre de l'abus que du manque.

L:*)

De. — Bernard Chombart, le 30 juillet 1998
Sur. — Majuscules avec accents sur claviers

P. S. — Observateur incompétent mais intéressé de cette liste depuis quelques semaines, j'y suis investi d'un sentiment analogue à celui que je ressens chaque fois que je vois un film sur le cinéma, ou une autosatisfaction de vidéastes sur leur télévision. Je me souviens d'un ami, expert en enceintes acoustiques, qui n'écoutait jamais Mozart, mais guettait seulement le moindre grésillement imperceptible pour le quidam. Et je le trouvais bien malheureux.

Amis typographes, ne faites-vous des livres que pour le livre, ou vous intéressez-vous quelquefois à leur contenu ? Je pense que c'est la question que ne cesse de vous poser Jean-Pierre Lacroux ; mais vous faites semblant de ne pas l'entendre… On a l'impression d'assister à un débat qui boucle sur lui-même le plus souvent, en laissant échapper quand même de temps en temps une information non stérile (pour le non initié), et même très utile, ce qui le rend malgré tout passionnant.

Ce n'est pas un reproche (après tout, vous pouvez tous me rétorquer que je n'ai qu'à me retirer sur la pointe des pieds…) ; mais je trouve simplement l'exposé de Jean Fontaine sur le « principe de Lacroux » lumineux, et même brillant. Même pour un béotien. Merci à lui aussi pour son exégèse de vos considérations sur la classification.

De. — Alain Hurtig, le 31 juillet 1998
Sur. — De la belle typo & des beaux textes

Amis typographes, ne faites-vous des livres que pour le livre, ou vous intéressez-vous quelquefois à leur contenu ? Je pense que c'est la question que ne cesse de vous poser Jean-Pierre Lacroux ; mais vous faites semblant de ne pas l'entendre…

À question simple, réponse complexe (notez bien : pas contradictoire, mais on travaille ici dans la complexité ;-))

1. Oui, on s'en fiche. Une page, une série de pages, s'apprécie *aussi* d'un point de vue technique et esthétique. C'est notre activité, un peu monomaniaque, j'en conviens… Mais comme le faisait remarquer Jean, il faut bien que les textes soient maquettés, composés, pour pouvoir

être lus ! Reproche-t-on au luthier d'apprécier le son d'un violon, indépendamment de la musique jouée ? Reproche-t-on à un programmeur d'aimer un algorithme, sans tenir compte de la destination finale du logiciel ? Évidemment pas… C'est la même chose pour tous les métiers qui sont à mi-chemin de la création et de l'exécution.

2. Non, ça nous intéresse au plus haut point. Ce qu'on se tue à expliquer à Jean-Pierre, c'est qu'il peut (qu'il devrait y avoir à chaque fois) adéquation de l'ensemble typographique et du texte. Accorder le « sens » et la « forme », pour reprendre peu ou prou l'heureuse expression de Caroline Leduc. Alors le texte peut être magnifié, sa lecture peut « couler de source ». (À l'inverse, on peut le bousiller, le rendre presque illisible, soit parce qu'on a fait une erreur de jugement, soit parce qu'on a fait un jeu typographique précisément destiné à ça.) Dans l'absolu, un texte devrait donc être lu avant d'être composé… Ce n'est pas toujours possible, et on n'a pas toujours la maîtrise des choix typographiques. Il n'empêche…

3. À part ça, comme à tout un chacun, il nous arrive à tous (je suppose) de lire un livre pour son contenu pur ;-).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 juillet 1998
Sur. — De la belle typo & des beaux textes

[Alain Hurtig]

Ce qu'on se tue à expliquer à Jean-Pierre, c'est qu'il peut (qu'il devrait y avoir à chaque fois) adéquation de l'ensemble typographique et du texte.

[…]

L'opinion et l'esthétique de l'auteur ne regardent en principe pas le typographe

Comme je ne souhaite pas que tu te tues à la tâche, je ne te demanderai pas de lier harmonieusement les deux allégations précédentes… Plus sérieusement, je ne reviendrai à la charge que le jour où l'on cessera de me faire dire ce que je n'ai jamais écrit…

Cher Alain, si je ne croyais pas à la nécessaire vertu de la typographie, je changerais de métier…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 juillet 1998
Sur. — De la belle typo & des beaux textes

Chère Isabelle,

Ravi de te voir revenir parmi nous ! Pourtant, je ne suis pas 101 fois d'accord avec toute ta contribution…

[Isabelle Lévy]

Il me semble que l'une des difficultés majeures de cette liste réside (j'ai dû l'écrire déjà une fois) dans la multitude de réalités que recouvre le mot TYPOGRAPHIE.

Ce n'est pas une « difficulté » pour la liste… Ce pourrait être au contraire une richesse (j'ai dû l'écrire déjà une fois)… À condition de se montrer hospitalier, à condition que chacun ne s'érige pas en juge de ce qui est ou non dans la ligne. Quelques messages sur les claviers (ou sur tout autre sujet marginal) ne constituent pas un danger pour la liste. En revanche, venant de piliers ou de fondateurs, certains mots peuvent avoir des conséquences regrettables. On a déjà connu ça.

Chacun tire la couverture à soi et oublie que l'autre voit la couette de son point de vue.

Personne ne tire sur une quelconque couverture. En ce qui me concerne, j'écris sur des sujets qui m'intéressent et que je crois connaître. Je n'oublie pas pour autant que mon point de vue est, sinon très étroit, du moins nécessairement orienté… Je n'oublie pas davantage que c'est vrai pour tout le monde… Encore une fois, ce n'est pas une difficulté mais une évidence positive. À partir d'une certaine hauteur, tout lieu d'observation permet d'embrasser une bonne part du sujet…

L'orthotypographie (celle de J.-P. L.) est l'un des aspects. J'ai envie d'écrire que cet aspect est nécessaire voire indispensable comme la politesse l'est pour que la vie en société soit supportable. Il faut un code typographique, il faut des règles orthotypographique pour que certaines ambiguïtés soient levées, pour essayer d'éviter des malentendus (des malécrits devrais-je écrire). J'admets tout à fait que cela constitue une fin en soi pour certains, pas pour moi.

Pour moi non plus… De même, jamais je n'irai suggérer que le gris typographique est pour d'autres une « fin en soi »…

Certains écrivent des livres fort documentés sur les bonnes manières, s'ils y trouvent du plaisir tant mieux ! On peut vivre sans toutefois passer son temps à se référer à ces règles qui vous disent si vous devez placer l'archevêque à la droite du sous-préfet dans le cas d'une table ovale ou en face de lui dans le cas d'une table rectangulaire.

Si toi aussi tu te lances dans la caricature…

Il me semble que la typographie, comme beaucoup d'autres choses, est un objet culturel et social. *La typographie s'inscrit dans le temps (merci môssieur La Palice) elle s'inscrit dans une mutation technique (pas uniquement la sienne mais celle des media en général). La typographie est datée visuellement.*

Ici, quelques milliards de fois d'accord.

Elle a une fonction d'évocation.

Hum… Pas nécessairement… (On y reviendra sans doute…)

Imaginez-vous les livres de Thibaudeau composés en Mistral ? (ou même en Garamond ??)

Certes non. Auriol et les anciens du Chat noir ne s'en remettraient pas.

Imaginez-vous le Trocadéro autrement qu'en Peignot ?

Certes oui… puisqu'il a été détruit pour ça… :-)

Mais quittons les exemples extrêmes (je crois qu'aucune réédition du palais de Chaillot ne figure dans les prochains offices)… J'imagine parfaitement la plupart des œuvres littéraires que j'aime dans des typos très différentes. Je n'ai d'ailleurs aucun mal à les imaginer : il suffit que je me retourne et que je tende la main vers ma bibliothèque.

De. — Thierry Bouche, le 31 juillet 1998
Sur. — Retour de vacances

Il y a finalement deux principes de Lacroux, que nous sommes un certain nombre à ébranler dans la mesure de nos faibles moyens, aux pieds de leur auteur qui subit les assauts en ricanant et sans faiblir.

Le « premier principe de Lacroux », mis en équation par Jean Fontaine, est que l'impact de la typo sur un texte est inversement proportionnel à la valeur littéraire de ce texte. Dit autrement, on peut composer la *Recherche* ou (pour rester lacroussien) le *Voyage* dans une didone étroite, corps 8, sur une longue justification (disons A4 paysage, papier recyclé :-) et ne pas réussir à *casser* le texte. Inversement, il est parfois possible de donner une sorte de consistance, d'existence fugitive à un texte exécrable mis en valeur par une typo experte. Ce premier principe n'a pas vraiment de contre-exemple, tant qu'on limite sa portée à une littérature classique : impossible, évidemment, de l'appliquer au *Coup de dés*…

Le « second principe de Lacroux » (nous espérons qu'il n'y en ait pas de troisième !), est dans le collimateur d'Alain Hurtig et de quelques autres, il s'énonce ainsi : « Tout texte de qualité profite également de toute typo de qualité. » Ce qui n'est évidemment pas *totalement* erroné (que l'on compose la *Recherche* en didot, garamond, ou Helvetica, dans un empagement adapté, le lecteur parviendra au bout dans un confort acceptable). Cependant, d'aucuns pensent avec force que la typo peut gêner ou améliorer de façon (peu mais) sensible le confort, voire l'accès au texte.

J'ai utilisé l'exemple d'une compo en didone pour des textes difficiles car elle freine la lecture, impose donc un rythme plus adapté, d'autres ont évoqué ce dogme (que je prends avec des pincettes) selon lequel l'idéal est de composer un texte avec un caractère de son époque (un peu la philosophie des baroqueux transposée en typo). Etc.

Je ne sais si ce qui s'est dit récemment apporte suffisamment d'éléments nouveaux pour rouvrir ce procès ;-)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er août 1998
Sur. — Authenticité

[Jean Fontaine]

Ça aussi c'est une question intéressante. Authenticité et respect des conditions d'origine vs *liberté d'exécution et d'expérimentation.*

Oui, c'est intéressant, mais je ne suis pas sûr que la comparaison avec la musique soit très parlante (réveillons Olivier Bettens, s'il est encore là…). Les textes ne sont pas des partitions. La typographie n'est pas un instrument, encore moins une interprétation. Je crois que nous serons d'accord sur ce point. Ce qui suit n'est donc pas une « réponse » à votre message ou à celui de Thierry (bravo pour Artaud en humane littérale ! c'est sûrement plus « adapté » qu'un caractère typiquement années trente, Art déco maybe !) mais la suite de mon radotage… Il est vrai que je reprends un de vos termes (authenticité), car il me semble recouvrir partiellement les fameuses « connotations historiques ».

Je ne nie évidemment pas que les caractères ont une histoire… et que l'on peut dater leur apparition, suivre leur évolution, leurs périodes d'expansion, de récession, de renaissance, leurs combinaisons, leur filiation, etc. Ce que je nie, c'est…

Primo, que tous les caractères soient égaux devant l'histoire et ses pesanteurs… Certains demeurent empêtrés dans leur temps et « connotent » un max et même à mort (lisez Blanchard, il aborde la question… d'une manière hélas très réductrice, car ses mauvaises lectures l'ont poussé à privilégier la « mode »…), d'autres se sont libérés, ont vécu longtemps et ont eu beaucoup d'enfants. Dans leurs avatars d'aujourd'hui, ils ne connotent plus rien d'« historique ». Dire qu'un New Baskerville connote le XVIIIe finissant revient à dire que la Madeleine connote la Grèce antique, que le Parlement of London connote le Moyen Âge, que gothique et néogothique c'est du kif.

Deuzio et a contrario, dire, par exemple, que l'Auriol connote ou évoque l'Art nouveau n'a aucun sens puisque c'EST une des manifestations typographiques de l'Art nouveau. C'est à peu près aussi fin que de dire que le « mobilier urbain » (!) de Guimard « connote l'Art nouveau »… Si (hypothèse hardie) l'Auriol était devenu un caractère de labeur et avait eu des rejetons dans la carrière, ce serait another song.

Troizio et enconséquenzo, toute classification mêlant au petit bonheur les critères formels et historiques n'a aucun intérêt…

Quatro et finalmento, revenons à la destination… Qu'est-ce qu'on compose ?

Parlons d'abord des textes destinés à être lus, donc des caractères de labeur.

Éliminons Platon, Pouchkine et tous les empêcheurs de choisir sereinement des caractères « historiquement adaptés ». Prenons les œuvres littéraires françaises de 1630 à 1830. L'essentiel est là, disponible… presque comme au premier jour. Suffit de pousser la porte des grandes bibliothèques.

De toutes les « rééditions » (éliminons les éditions savantes, qui posent des problèmes d'« authenticité » très-particuliers…), les plus comiques sont celles qui s'imaginent restituer une parcelle d'authenticité en adoptant un « caractère d'époque » (si on parlait meuble, on dirait plutôt de « style », car il n'y a plus de véritables caractères d'« époque »… en usage…). Même en respectant scrupuleusement les graphies, les marges, l'empagement d'origine, c'est du pipeau. Sur ce terrain, ça ne vaudra jamais un bon fac-similé… même si ceux-ci ont des faiblesses (vénielles)… car, si l'authenticité c'est la tronche d'un caractère, pourquoi ne résiderait-elle pas aussi dans les alignements défectueux, dans le pur chiffon du papier, dans le délicat foulage de la véritable typographie d'antan ? À quoi ça rime de faire croire qu'un clone approximatif quoique électronique du Jenson imprimé en offset sur du couché pure pâte chimique vous a un charme « authentique » ? Je pense sincèrement que ce genre d'authenticité est du même tonneau que celle du faubourg Saint-Antoine… (Pour les non-Parisiens : on y vend du meuble de « style » rectifié cosy bourge.) Tout bon caractère de labeur est bon à tout labeur. Composer Montaigne en réale ou en didone n'est pas un anachronisme. C'est un choix (éventuellement) motivé par des raisons qui n'ont rien d'étroitement « historique ». Bis : C'est pourquoi la classification Vox ne peut pas être une « aide au choix ».

La plupart des tentatives typo-graphico-connotatives portant sur des bribes (mots isolés, phrases…) jouent soit sur la redondance molle soit sur l'opposition grossière, c'est-à-dire sur des niaiseries. Étendre le champ d'expérience est à mon sens une drôle d'idée.

Quittons le labeur pur et dur, revenons en ville et dans ses feuilles. La floraison des caractères à fortes « connotations » anecdotiques est surtout perceptible dans les travaux de ville, les dépliants, l'affiche, les jacquettes, la presse spécialisée, certains « beaux livres », l'emballage, les gifouèbiques, etc. Cela doit bien dénoter quelque chose…

Chez les typo-graph[ist]es, on parle beaucoup de connotations. C'est légitime, mais faudrait quand même pas oublier que par définition c'est secondaire…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 août 1998
Sur. — Authenticité

Caramba… j'aurais dû me relire avant de cliquer… outre quelques conneries, j'ai écrit « jacquette »… Que les Jacques n'y voient aucune intention malveillante…

De. — Thierry Bouche, le 2 août 1998
Sur. — Authenticité

[Jean-Pierre Lacroux]

Les textes ne sont pas des partitions. La typographie n'est pas un instrument, encore moins une interprétation.

Un instrument non, une interprétation partielle : un peu, tout de même. C'est précisément le débat : un texte est *nécessairement* typographié, cette typographie laisse nécessairement une impression visuelle qui accompagne la lecture du texte. Les choix typo, s'ils peuvent être gratuits, n'en sont pas pour autant transparents. Maintenant, il est certain que composer « À mort les vaches » en Helvetica black condensée n'est pas une interprétation dans le sens où ça ne va pas tuer toutes les vaches…

Quand je parlais plus précisément d'interprétation et de rapport auteur/typo, c'était en me concentrant sur les domaines où l'auteur doit avoir un regard sur la typo (on parle de façon récurrente de Mallarmé, on pourrait aussi évoquer Pound ou Blaine ou Bory ; mais n'oublions pas non plus toute l'édition scientifique dans laquelle le typo ne peut pas décider seul de la composition de certaines notations ou formules nouvelles ou complexes, tandis que l'auteur seul commet assez inévitablement de grosses bourdes). Il semblerait qu'on traverse une de ces pénibles périodes d'épuration au cours desquelles l'importance de la forme est niée (*cf.* SGML), l'auteur se croit capable de tout, méprisant l'apport des correcteurs ou des typos. Et bien souvent l'éditeur pingre l'encourage…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 août 1998
Sur. — Authenticité

[Thierry Bouche]

Un instrument non, une interprétation partielle […] *l'original ainsi idéalisé.*

Je suis d'accord avec la plupart de tes observations, qui corrigent un peu le côté abrupt des miennes.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 août 1998
Sur. — De la belle typo & des beaux textes

[Olivier Randier]

Et je suis sûr qu'entre différentes éditions de ton auteur préféré, il en est une qui t'est plus chère. La typographie n'y serait-elle pas pour quelque chose ?

Non… ou si peu… Le plus beau baiser, c'est le premier : l'édition la plus émouvante, c'est celle de la première lecture. À bien y réfléchir… c'est pas toujours vrai… T'as raison, dans certains cas, la typo transforme des retrouvailles en découvertes ! Inquiétant… En vieillissant, v'là qu'nous faut des accessoires pour nous émouvoir. (Ne réponds pas à ça… c'est juste une provocation [particulièrement stupide]…)

De. — Thierry Bouche, le 3 août 1998
Sur. — Retour du refoulé

[Caroline Leduc]

Peut-on, si on dirige une collection philosophique par exemple, mettre indifféremment en forme de la même manière Nietzsche et Wittgenstein ? Je ne crois pas.

Vous vous ralliez ainsi à la cause hurtiguienne. Je pense au contraire que si. La singularité de chaque pensée ressortira d'autant plus que la typo ne parasitera pas en surcodant (de façon nécessairement réductrice) tel aspect de la pensée. C'est précisément la distinction qu'il y a entre collection, revue, série, et ouvrage en soi. On peut très bien couler la plupart des textes philosophiques étudiés à un niveau donné dans une même collection. Il serait intolérable de changer de typo à chaque article d'une revue. Ce qui n'interdit pas mais encourage le hors-norme, hors-collection, ou le texte précisément souligné par une typo spécifique.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 4 août 1998
Sur. — De la belle typo & des beaux textes

[Olivier Randier]

Pourquoi vouloir toujours que les choses s'excluent mutuellement ?

Moi, je ne veux rien de tel.

C'est vous (j'entends ton parti dans ce débat) qui jouez (sans le formuler explicitement) sur une confusion volontaire entre fond/forme et texte/typo… Je ne vous suis pas. Dans un « texte », la « forme » ne concerne pas que la « mise en forme typographique ». En outre, dans cette discussion, nous employons tous consciemment le terme typographie dans une acception plus ou moins étroite selon les nécessités de nos argumentations respectives. C'est pratique mais ça ne nous mènera pas loin car nous tournons en rond.

Tout un pan de la typo est évidemment indissociable du texte (j'en sais quelque chose) mais est peu affecté par le choix (intelligent) de la

police. Dans ce fil, il me semble que nous avons surtout parlé du choix de la police (et de la mise en pages) et de son éventuelle adéquation au « sens » du texte… (Un auteur souvent évoqué ici rameute même les correspondances du bon docteur Baudelaire, qui n'en peut mais…) Ne fais pas comme si j'avais dit que n'importe quelle police convient à n'importe quel texte… Je dis justement le contraire… puisque j'insiste sur la destination… en clair : sur les qualités proprement typographiques des polices…

Je n'ai jamais dit que Montaigne pouvait être composé en Serpentine ou en Busorama… J'ai simplement dit qu'une (bonne) réale ou une (bonne) didone convient parfaitement. Reste alors, et là je suis évidemment d'accord avec vous, à faire son travail… c'est-à-dire à définir un empagement, à régler finement les paramètres (espacement, interlignage, etc.) selon la police, la graisse, le corps choisis et, dans certains cas, selon les « particularités physiques » du texte. Quant au « sens »… s'il a besoin de nous et de nos potions… c'est qu'il est bien chétif…

Tu me dis :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Certes… mais la conception que je défends n'exclut pas l'invention, l'audace typographique. Au contraire ! elle lui restitue de l'autonomie… C'est la conception de ceux qui pensent qu'à un texte donné pourrait correspondre une typo idéalement adaptée qui conduit théoriquement ce malheureux texte à l'uniformité…

Cette insistance à vouloir le texte, rien que le texte, a un côté puritain que je trouve suspect. Le texte existe-t-il sans les caractères qui servent à le composer ?

Ça dépend de l'acception retenue… La littérature orale n'aurait-elle point de textes ? Un texte déclamé reste un texte. Les anecdotes de la composition typographique auront peu d'influence sur l'interprétation : ce qui jouera à plein appartient à d'autres traditions.

En revanche… des formes littéraires fixes ont engendré des mises en formes typographiques plus ou moins fixes.

De. — Thierry Bouche, le 4 août 1998
Sur. — Retour du refoulé

[Alain Hurtig]

Ben non, c'est pas ça la « cause hurtiguienne ».

Tu n'es pas forcément le mieux placé pour le dire…

Finalement, le problème peut se poser ainsi (on me pardonnera le glissement) : dans un monde merveilleux où ces saloperies de clients/patrons/emmerdeurs nous laisseraient travailler comme il faut, on devrait étudier le gris d'un ouvrage ou d'une collection (gris déterminé par l'empagement, la force de corps, l'interlignage, les paramétrage de césure, et tutti quanti*) en fonction non seulement de la police choisie, mais aussi de la nature du ou des textes.*

C'est précisément là-dessus que s'aplatit le second principe de Lacroux (reformulé) : « deux textes de même nature profitent également d'une typo qui leur convient », où l'on voit que notre J.-P. L. est plus syllogistique qu'il ne veut bien l'avouer. Et c'est pourquoi la notion de collection homogène n'est pas contradictoire avec la nécessité de l'adéquation entre un texte et sa typo. Inversement, utiliser deux typos comparables pour une même collection se pratique souvent, ce qui n'est guère condamnable.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 4 août 1998
Sur. — Retour du refoulé

où l'on voit que notre J.-P. L. est plus syllogistique qu'il ne veut bien l'avouer.

Pourquoi veux-tu que j'avoue une évidence ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 octobre 1998
Sur. — Maldoror et lézardes

[Alain Hurtig]

(À propos de principes : Jean-Pierre, la mauvaise volonté avec laquelle tu avoues ta déconfiture m'enchante et enchantera mes jours :-)))

Moi, c'est la mauvaise foi de mes interlocuteurs qui m'enchante… Pour commencer, on caricature une analyse, puis on érige cette caricature en principe simpliste et foireux… et pour finir on se flatte de démontrer l'inanité de ce dernier… En faisant tout soi-même, c'est évidemment plus facile…

Tu ne perds rien pour attendre…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 décembre 1998
Sur. — Jean-Pierre, c'est la dame qui a raison

[Alain Hurtig]

Arrrghhh ! V'là Jean-Pierre qui nous remet ça :-))). « Principe de Lacroux, le retour » ;-)

Non, non… Pas confondre ! Si j'ai bien compris l'exégèse de Thierry, ce principe est le suivant : l'éventuel poids de la « typo-graphie (hihi[e]) » est inversement proportionnel à celui de l'œuvre composée… (sauf cas particuliers, bien sûr…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 décembre 1998
Sur. — Provoc 1. Fut FAQ Espaces

[Thierry Bouche]

On peut se demander par quel miracle nous trouvons beau tout ce qui est désuet.

Attends, j'enlève ma robe de chambre en laine des Pyrénées, voilà, c'est fait.

Tu disais ? Qui trouve beau tout ce qui est désuet ?

Le plomb n'est pas désuet, il est mort. Avec lui, on a composé des machins affligeants, nuls, hideux, à chier, mais aussi des chefs-d'œuvre d'élégance, d'équilibre, de lisibilité… sans avoir à se préoccuper des approches de paire qui passionnent nos contemporains. Il y a bien une raison… et tu as commencé à l'évoquer dans ton message. J'ajouterai ceci : il est plus facile de multiplier les approches de paire que de définir

avec précision et talent l'approche naturelle d'un caractère… beaucoup plus facile…

Dans bien des cas, les approches de paire sont destinées à corriger des approches naturelles mal conçues… D'où l'on pourrait tirer un énième principe : le nombre d'approches de paire indispensables à une police est inversement proportionnel à la qualité des approches naturelles de celle-ci…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 1999
Sur. — Nombre div.

[Jacques André]

Ouais : le recul c'est de dire que ce qu'écrivent les zauteurs ce n'est pas sacré.

Ce recul est nécessaire mais non suffisant, car c'est avant tout une question de pouvoir, d'autorité ou, au minimum, d'influence.

Il suffit bien souvent de modifier le texte.

C'est vite dit… En outre, faut distinguer… même parmi les textes que l'on « peut » tripatouiller à sa guise…

Modifier un texte pour éliminer ses tares, nombreuses ou rares, bravo ! Besogne utile et mal rémunérée.

Le charcuter au seul prétexte qu'à tel endroit il tombe mal et donne de l'urticaire au metteur en pages, faut voir… En dépit de la nécessité anecdotique, c'est toujours un travail d'édition (donc à ne pas confier à n'importe qui), mais il est d'une nature bien différente. Le mal n'est plus interne, il est externe, fortuit, lié à une circonstance. Une passagère foulure de la cheville justifie-t-elle l'amputation de la jambe ? Pour certains paodiafoirus, c'est l'évidence.

Il faut bien se dire une chose, plutôt triste pour l'ego du néotypo mais au fond bien réjouissante : s'agissant de l'anecdote typographique (mise en pages, choix de la police, qualité du gris ou des divisions et des coupures, etc.), l'exercice du pouvoir n'est décisif que sur des textes liés

à une mise en forme unique (par destination ou par destin)… c'est-à-dire sur des textes sans importance…

(Thierry, tu numérotes toujours mes conneries ? Yé compte sourd toi !)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 mars 2000
Sur. — Composition des titres (encore)

Toutefois, si j'avais à traiter la question, je m'informerais plus avant, car voici un véritable principe : ne jamais naviguer sur des eaux inconnues sans une belle provision de biscuits.

Agapes

De. — Alain Hurtig, le 15 décembre 1997
Sur. — Agapes

Les absents ont toujours tort, c'est bien connu. Ils avaient particulièrement tort de ne pas être là samedi soir, lors des agapes de la liste Typo.

Nous étions sept : Olivier Randier, qui nous a reçus dans sa lointaine banlieue, Thierry Bouche, Philippe Jallon, Jean-Pierre Lacroux (venu spécialement de Bruxelles !), Isabelle Lévy, Jean-Denis Rondinet et moi.

À signaler une très jolie trouvaille de Jean-Pierre Lacroux : l'accent à orientation variable, successivement grave et aigu tout en restant en place (« Comme des essuie-glaces », a-t-il précisé), permettant de régler définitivement la querelle sur la graphie d'« événement », qui aurait ainsi les deux graphies admises, alternativement sur le même mot.

De. — Patrick Cazaux, le 29 septembre 1999
Sur. — [Bouffe] Engagez-vous, rengagez-vous, qu'y disaient !

Appel général : que tous ceux (et ça englobe le féminin, œuf corse), qui désirent participer au repas typo qui aura lieu chez moi à Lyon le 23 octobre veuillent bien s'inscrire par mail auprès de moi.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 19 octobre 1999
Sur. — [Bouffe] Derniers détails

J'arriverai avec la malle-poste. Quelle affaire !

Blague à part, je viens dans ma luxueuse automobile à essence. Dans le coffre, j'aurai mis des casses, des bouts de plomb, Randier et peut-être quelques autres comme Hurtig. Y a des amateurs ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 20 octobre 1999
Sur. — [Bouffe] Derniers détails

[Patrick Cazaux]

Mais je préviens tout de suite : il y a un quart de finale de coupe du monde de rugby l'après-midi.

Pauvre pomme, c'est bien pour ça que je m'inquiétais…

Dame, Béarnais pur porc, j'avais un ballon ovale dans mon berceau.

Rigolo… moi, je suis un bâtard occitan, catalan et basque (et jacobin pur porc…)… Et j'y ai joué à la vessie ovale (à Paris, certes…), pendant des années… il y a bien des années…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 20 octobre 1999
Sur. — [Bouffe] Derniers détails

Un détail qui rétrospectivement amusera les trois passagers de ma luxueuse berline… Nous avons fait le trajet avec un pneu crevé… J'avais bien senti qu'il y avait du mou dans la direction (depuis mon départ de Bruxelles)… mais, pour ne pas gâcher l'ambiance détendue qui régnait sur les sièges et dans le coffre, je m'étais bien gardé de faire part de mon inquiétude à l'équipage, recruté à Paris. J'ai découvert l'explication du peu d'empressement de mes roues à rester en ligne à mon retour (à Bruxelles…). Ah ! ces *tubeless* sont rusés et cachent

bien leur jeu ! Alors, Rondinet, tu trouves toujours que 150 km/h sous la pluie c'est un peu lent ?… Bacchella, vu l'état de sa caisse à savon, a dû se croire sur des rails. Quant à Randier, je suis sûr qu'il était au courant… Passager avisé, il s'était muni de béquilles. Sur le coup, j'avais jugé la précaution indélicate à mon endroit. Aujourd'hui, je la comprends mieux.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 août 2000
Sur. — Bouffe bruxelloise

Chers colistiers et néanmoins zamis, puisque notre modérateur bien-aimé est rentré, je me casse (ce soir) et ne rétablirai* le lien sacré qui nous unit que vers le 22 septembre. Entre-temps, pourriez-vous confirmer que votre projet d'invasion tient toujours ? et surtout vous entendre sur une date (de préférence le 14 ou le 21 octobre) et sur les effectifs des troupes d'occupation ? (Pour les conditions d'hébergement, voir le fil « Squatter ».)

* Dans ma thébaïde (façon de parler, c'est farci de connards B.C.B.G. all around…), il est possible que je vous lise une ou deux fois par semaine.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 septembre 2000
Sur. — Bouffe bruxelloise

[Olivier Randier]

Je ne suis pas très adepte de la dive bouteille,

Menteur. Tu te la mets sur le dos, ce qui, entre nous, n'est pas très malin…

mais, si tu me gardes une ou deux Faro pour l'apéritif, je serai aux anges (on en trouve rarement ici). :)

Relis Baudelaire…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 septembre 2000
Sur. — Bouffe bruxelloise

[Olivier Randier]

Baudelaire buvait de la Faro ?

« Le faro est tiré de la grande latrine, la Senne ; c'est une boisson extraite des excréments de la ville soumis à l'appareil diviseur. Ainsi, depuis des siècles, la ville boit son urine. » (Charles B.)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 19 octobre 2000
Sur. — Ponctuation

[Jérôme Oudin]

bref je suis l'emmerdeur de la liste qui vous fera au moins ricaner au prochain banquet;

Non… Primo, parce que nous ne ricanons pas. Deuzio, il n'est guère honorable de rire des absents. Troizio, nous trouverons certainement des sujets de conversation plus amusants…

De. — Thierry Bouche, le 24 octobre 2000
Sur. — Ancrier

[Jacques André]

Toujours la gueuze de bois, hein ?

Point de gueuze : des cazeaux, des cazetins, une fine de cognac qui valait plus d'un cadratin et aux premières lueurs de l'aube, quelques grains de blé fermentés à l'étranger.

Dans l'expression « bouffe typo », on laisse de côté l'essentiel…

De. — Damien Wyart, le 25 octobre 2000
Sur. — Compte rendu du « Typothon 2000 »

Le gang du camping-car (François Bougnet et son fidèle chapeau, Olivier Randier, Alain Hurtig et sa dulcinée, et moi-même, Damien Wyart) est parti de Paris à 8 h 30 le samedi matin. Nous sommes arrivés à Anvers vers 13 h 00. La ville semble très agréable ; certaines maisons sont très anciennes. L'atmosphère générale est provinciale, mais l'élégance des constructions est digne des plus grandes villes.

Nous nous sommes attablés devant des moules-frites et avons commencé à discuter, notamment de la fonte d'Olivier, le Moretus, dont il avait amené des épreuves.

Avec quelques minutes de retard, nous avons retrouvé d'autres membres de la bande devant le musée Plantin : Thierry Bouche, Jef Tombeur, Jacques André, Éric Angelini, Jean-Pierre Lacroux et Camille Scalabre, un ami de longue date de Jean-Pierre et enseignant à l'école Estienne.

À propos du musée, je laisse parler Jacques André :

« Ça a mal commencé, quand l'un d'entre nous (J. A.) a envoyé un mail pour demander une visite guidée en français pour des typographes français, la réponse a été : *« Our system does not understand ISO-Latin-1, please use ASCII »* (ou quelque chose comme ça). Ayant réécrit en anglais, la réponse a été : « Les visites guidées sont à commander 3 semaines à l'avance [bien sûr c'était trop tard] en téléphonant à tel numéro [qui n'a jamais répondu]. »

» Arrivé au musée, même chose : le français on connaît pas, on ne nous a même pas proposé un magnéto portable pour suivre la visite. En cours de visite, il faut être honnête, il y avait beaucoup de vitrines avec des étiquettes françaises (« défense de s'appuyer sur la vitrine, défense de fumer, etc. »). Quant à la Bible à 36 lignes d'un dénommé Gutenberg, elle était devenue « à 36 linges » (merci Jef de l'avoir découvert, et à Thierry B. et Jean-Pierre L. de nous avoir faire comprendre que c'était normal puisque finalement il s'agissait sans doute d'une version sur papier chiffon). Enfin, en quittant, on aurait aimé acheter quelque ouvrage sur le musée, ou sur Plantin, mais comme personne i cause flamish, ils n'ont pas fait d'affaire !

» Ceci dit, moi y a plusieurs choses qui m'ont emballé :

— le bâtiment, usine, lieu industriel, etc. à la fois très bien conçu, fonctionnel et esthétique. Et richement décoré avec tous ces cuirs sur les murs et ces carreaux de pas Delft (ah, à l'époque la typo ça rapportait !) ;

— toute la machinerie de fabrication des types : gravure des poinçons, moules (normal en Belgique), matrices, « coquilles » pour la

fusion du plomb, galées, presses, etc. Mais en même temps un regret : toujours la vieille vision statique des musées : défense de toucher, défense de feuilleter, défense de voir fonctionner, etc. et en revanche un manque de sécurité (à part « La » Bible, toutes les vitrines sont en verre de 1 mm, faciles à briser sans la moindre protection — mais il paraît que ce qu'on voit ce n'est que la face visible de l'iceberg et que les réserves — tiens, elles sont où ? — sont 100 ou 1 000 fois plus importantes !) ;

— quelques très beaux ouvrages, pas que de Plantin, mais de Manuce. Il y a même une ou deux planches de Rubens, maquettes à la main de la couverture d'un livre. »

J'ajoute que le musée comporte 35 salles, dont certaines très grandes. Donc pas le temps de s'ennuyer ! Certains ouvrages anciens sont particulièrement intéressants, notamment ceux qui sont composés en plusieurs langues. L'imbrication des différents rectangles ferait pâlir les meilleurs TEXniciens… L'encrier (partie de la presse comportant un rouleau) en a intrigué beaucoup. La question des tournes fut également discutée de façon assez approfondie.

Épisode suivant : nous allons chez Jean-Pierre… Arrivée des différents véhicules vers 17 h 30-18 h. Nous sommes très chaleureusement accueillis par sa femme, et par lui aussi. Dégustation de bières belges très enrichissante. Nous commençons à discuter ; Jef a amené le traditionnel extrait des publications de Jean Méron… Cette fois-ci, il concerne plus la langue française que la typographie. Certains explorent la bibliothèque de Jean-Pierre, comportant des centaines de livres anciens et modernes sur la typographie et la langue française (et quelques autres sujets moins représentés). Il nous explique que les nouveaux livres qu'il acquiert en remplacent certains moins utiles qui sont relégués dans une autre pièce. C'est une vraie bibliothèque, vivante et très attachante, et trop importante pour pouvoir être vraiment rangée.

Le sujet de l'arrobe est évoqué, sans trop de houle. On reparle de son étymologie.

Pendant les préparatifs, Mme Lacroux se demande combien de personnes seront présentes au total. Nous sommes pour l'instant une douzaine, et Jean-Pierre évoque de nouveau l'invité surprise dont il a parlé dans les échanges de courrier électronique. On sonne. C'est Emmanuel Curis (qui est à Calamus ce que Thierry, Jacques André et moi-même sommes à TEX). Mais non, ça n'est pas lui, l'invité surprise ! On sonne de nouveau. C'est Foucauld Pérotin. Non, non, l'invité mystère, ça n'est pas lui non plus ! Jean-Pierre ne veut pas nous en dire plus. Il vérifie qu'il n'a pas reçu de courrier électronique, quand soudain… ON SONNE ! Une personne entre. Tout le monde la fixe ; on se regarde. Chacun pense : « Mais qui est-ce donc ? » Mais oui, vous avez trouvé : c'est l'invité surprise ! Jean-Pierre commence à se demander si ça n'est pas un voisin qui aurait vu de la lumière et serait entré… Et puis, le mystère s'éclaircit enfin ! Il s'agit de la doublure de Jacques Melot, déguisée en mannequin essayeur de bijoux. (Là, j'en vois qui ne suivent plus.) Tout le monde est très surpris et très amusé de retrouver Jacques et de ne pas le reconnaître (certains l'avaient pourtant déjà vu !).

La discussion est lancée sur Jacques (Melot) et la façon dont il se documente pour répondre aux courriers électroniques de façon si prompte. Facile ! La Bibliothèque nationale islandaise est la plus rapide du monde, et elle délivre les renseignements en quelques minutes ! Et puis, il suffit d'avoir une documentation bien organisée. Mais le vrai secret, c'est que Jacques est un voyant !! Il connaît les questions qui seront abordées sur la liste Typo avec environ trois ans d'avance. C'est normal ! Il lit l'horoscope du magazine *Maxi* (je n'invente rien). Tout s'explique. Décidément, les membres de la liste sont très étonnants ! Certains sont même informaticiens ; mais personne n'est parfait ! Nous avons également appris que Jean-Pierre était un fervent adorateur de Victor Hugo.

Nous passons alors à table. Pour la retranscription, se pose le problème de la formation de deux groupes, car deux tables ont été mises côte-à-côte. Je ne pourrai donc pas évoquer toutes les conversations, tout au moins jusqu'à ce que certains partent se reposer, et que les

autres se regroupent sur une seule table (vers 1 h 30-2 h). Les interventions fort intéressantes de Martine sur divers thèmes linguistiques pourront être détaillées par ses proches voisins.

Plusieurs sujets passionnants furent évoqués à ma table : utiliser Quark pour le catalogage (exposé par Foucauld Pérotin), comment faire une imposition facilement sans faire de travaux manuels (par Thierry Bouche, contredit par Alain Hurtig qui préfère le cutter), et bien d'autres encore. Jacques André nous a offert plusieurs anecdotes dont il a le secret.

Le repas fut excellent : une terrine maison très parfumée, du poulet en sauce aux oignons et à la crème, du fromage (un plateau d'Europe du Sud, et un plateau d'Europe du Nord), et un somptueux dessert, qualifié par Jef de « *et cætera* ». (Seuls les gens présents peuvent vraiment comprendre.) En fait, il s'agissait d'un énorme gâteau aux framboises et aux cerises (si je ne me trompe pas).

Le tout arrosé de château-cazeau (le château Lacroux était resté à la cave).

À ce moment, une discussion intéressante mais très animée s'est mise en place. Camille Scalabre explique qu'un typographe doit comprendre le sens du texte qu'il compose. Les réponses fusent : Éric parle de « typographe idéal », Thierry (et moi-même) pensons à TEX qui utilise un algorithme pour remplir des pavés, Alain se fait rabrouer parce qu'il n'est pas un bon typo… Certains décident alors de partir se coucher, car il se fait tard. Ils suivent Éric qui les emmène chez sa mère. Nous sommes maintenant moins nombreux, et la discussion reprend avec Camille. Le vocabulaire employé par les uns et les autres pour désigner une même réalité varie, ce qui n'aide pas à débloquer la situation. Finalement, Camille ira se coucher, et on se rend compte que tout le monde était à peu près d'accord sur le fond du problème. Mais cette question de l'automatisation du travail du typographe était très stimulante.

Entre-temps, Olivier nous montre de nouveau ses épreuves pour la fonte qu'il met au point. Il obtiendra de nombreux et très pertinents commentaires, notamment sur le symbole euro.

Nous restons alors assez peu nombreux à continuer les discussions : Thierry Bouche, Jacques Melot (qui dormira tout de même quelques heures par la suite), Olivier Randier, Jean-Pierre et moi. Nous parlons tout d'abord du travail de Jacques. Je rappelle qu'il est mycologue en Islande. Mais il n'a pas vu de champignons depuis trois ans… (!) Il a surtout choisi la mycologie car elle permet de laisser pleinement s'exprimer le caractère humaniste qui l'anime. Une publication sur un point très précis de mycologie va faire appel à des informations provenant de beaucoup d'autres domaines. Nous apprenons également que les champignons ont été psychanalysés par Lacan. Eh oui, eux aussi, ils ont un esprit torique de névrosés ! Jacques explique également (il l'avait déjà évoqué plus tôt) que la croix gammée n'est pas taboue en Islande. C'est un symbole très ancien, et il n'a pas été discrédité par son utilisation par le IIIe Reich. Cela peut surprendre quand on voit un bâtiment public décoré d'une immense croix…

Jacques préfère dormir un peu. Les derniers à ne pas dormir ne se laissent pas abattre et carburent au cognac et au whisky. Nous avons le champ libre pour discuter de nos logiciels favoris (Quark et TEX) sans être hors charte. Nous abordons la typo des sciences par l'intermédiaire d'un manuel de l'AMS apporté par Thierry. Ce qui se prolonge sur l'organisation interne de Gutenberg et les problèmes rencontrés pour l'élaboration d'un code de typo des sciences. Thierry nous explique également qu'il est mathématicien le jour, et fait un tas d'autres choses la nuit. Un humaniste, comme Jacques, en somme.

Quelques dormeurs arrivent alors ; il est environ 8 h. Nous prenons le petit déjeuner en continuant à discuter.

Le groupe qui a dormi chez Mme Angelini semble avoir été impressionné par le confort qui lui a été offert.

Puis, peu à peu, des préparatifs se précisent et le départ semble inéluctable. Les bonnes choses ont une fin ! Le gang du camping-car se reforme et met le cap vers Paris à 11 h 30.

Comme l'a bien dit Jacques André, « au moins maintenant, on pourra mettre des noms sur des visages » (*sic*). Rendez-vous est pris

pour l'an prochain, mais une nouvelle désignation pour cette sympathique réunion n'a pas encore été décidée.

Le mot de la fin, c'est sans doute Jean-Pierre qui me le fournit. Il montre à quel point notre groupe est composé de typographes pervers, et même carrément masochistes : « C'était devenu tellement bon qu'on a préféré arrêter. » Le comble du masochisme, en somme.

De. — Olivier Randier, le 11 octobre 2001
Sur. — Compte rendu Typothon 2001

⋯¿ Il y a eu aussi la typographie espagnolisante !… ou *De la ponctuation en miroir (aux alouettes)*. Qui m'a permis de rajouter au futur catalogue des objets typographiques introuvables les points de suspension et le point final de début (à placer en haut de l'*x*). ⋯ On cherche d'ailleurs une édition de Céline en espagnol…

Le début de soirée a surtout vu circuler l'ouvrage d'Angelini, mis en pages par Lacroux et édité par Scalabre, que je signale ici, puisque personne ne l'a fait encore. Ça parle de l'Oulipo et de typographie, et ça nous a permis de discuter de l'usage des guillemets anglais ou français selon le cas dans la contrainte du prisonnier, juste avant que Scalabre menace de crucifier Jean Méron (entre les brigands Thierry Bouche et Jef Tombeur), qui n'attendait que ça, pour outrage à ouvrage sacré. Tout ça parce qu'on avait titillé un peu JiPé en cherchant la co[q]uille* (dont l'origine a d'ailleurs enfin été retrouvée, semble-t-il)… Mais Jipé a su susciter notre pitié en arguant du fait qu'il n'avait eu que dix jours pour composer.

* Coquille saint-jacques ou Saint-Jacques ? Plus une blague fumeuse comme quoi, dans ce cas, on compose-tel…

LA LISTE TyPO, ORFELINE

De. — Éric Angelini, le 3 septembre 2002
Sur. — J.-P. L.

...vous prie d'excuser son mutisme électronique public et privé : il vient d'être hospitalisé à Bruxelles pour une saloperie au poumon (examens, etc. — vous connaissez le topo).

De. — Jacques André, le 3 septembre 2002
Sur. — J.-P. L.

Tu peux, j'en suis sûr, lui faire part de la sympathie de toute la liste typo et nos meilleurs souhaits de sortie rapide...

De. — Jef Tombeur, le 3 septembre 2002
Sur. — J.-P. L.

Et sans nuances, réserves, chipotages, etc., dont nous sommes coutumiers et friands.

Qu'il revienne aussi vert que ses volées de bois...

De. — Patrick Andries, le 3 septembre 2002
Sur. — J.-P. L.

Meilleurs vœux de rétablissement rapide à J.-P. L. Ses interventions me manquent.

De. — Jacques Melot, le 3 septembre 2002
Sur. — Johannesbourg ou Johannesburg ? Pékin ou …

J'apprends avec inquiétude l'hospitalisation de J.-P. Lacroux, avec d'autant plus d'inquiétude que nous le savons être un grand fumeur. Je lui adresse, par l'intermédiaire de ceux qui pourront le rencontrer dans les prochains jours (je pense particulièrement à Éric), tous mes vœux de rétablissement.

De. — Luc Bentz, le 13 novembre 2002
Sur. — Jean-Pierre Lacroux n'est plus

Une communication d'Éric Angelini a appris au forum news:fr.lettres.langue.francaise la disparition de Jean-Pierre Lacroux.

N'ayant pas (encore) vu de message informant la liste Typographie — à laquelle je le savais très attaché — de son décès, je me permets de vous apprendre cette triste nouvelle pour beaucoup d'entre nous.

De. — Jef Tombeur, le 13 novembre 2002
Sur. — Jean-Pierre Lacroux n'est plus

La nouvelle me laisse quasi muet… et très triste. Sur le plan humain, ceux qui l'avaient approché au Typothon dont il était l'hôte (avec Éric), et tant d'autres (en premier chef les siens, bien sûr), savent l'ampleur de la perte.

Sur tant d'autres plans (ses livres en témoignent, ses contributions ici, maintes autres choses), elle n'est pas moins considérable.

De. — Jean-Denis Rondinet, le 13 novembre 2002
Sur. — Jean-Pierre Lacroux n'est plus

Jamais mieux qu'aujourd'hui je n'aurai compris l'expression « c'est une bibliothèque qui brûle ».

Ça me fout un coup… J'avais le même âge, on a été dans la même fac, on parlait les mêmes mots…

De. — Pierre-Yves Montéléon, le 13 novembre 2002
Sur. — Jean-Pierre Lacroux n'est plus

Lecteur le plus souvent silencieux, j'appréciais ses interventions. Je me joins à vous dans la peine.

De. — Didier Pemerle, le 13 novembre 2002
Sur. — Jean-Pierre Lacroux n'est plus

Merci à Thierry Bouche pour les photos. Celle avec les pages en mouvement, le sourcil levé et les lunettes en fin de slalom est un baume. C'est texto Jean-Pierre. La dernière fois que je l'ai vu, c'était en juin 2001.

De. — Alain Hurtig, le 13 novembre 2002
Sur. — Et son humour féroce…

JiPé a été un des premiers à nous rejoindre sur la liste Typographie, peut-être le lendemain même de sa création. Bien vite, nous avons appris à connaître la vigueur de ses points de vue, la sûreté de ses conceptions, l'ampleur de son savoir. Théoricien et praticien…

Le rencontrer, le connaître, a été un immense bonheur (je me souviens du premier typothon : il aurait été prêt à se fâcher pour un tiret cadratiné, puis à éclater de rire). Dans quelque polémique qu'on ait avec lui, on était bien obligé de s'apercevoir, au bout d'un moment, que c'était lui qui avait raison. Que faire d'un calibre pareil ?

Mais comme il défendait toujours sa (juste) position avec une mauvaise foi sans égale, un humour féroce et une ironie aussi grinçante que réjouissante, on s'enferrait, on tentait de rivaliser. Le seul fait de discuter avec lui était un bonheur.

Comment dire mieux combien je l'ai aimé, et admiré ? Comment mieux dire que de mon métier, du nôtre, il savait tout et nous a tout appris ? Et comment mieux dire combien je le pleure…

La dernière polémique que nous eûmes, lui et moi (en privé, pas sur cette liste), il avait admis que j'avais fait du joli travail (à propos

d'un petit boulot que je voulais lui montrer). Puis il a lâché, admiratif : « Finalement, tu es un escroc. » Je me suis mis à rire, forcément : c'était le plus beau compliment qu'il puisse me faire.

Une bibliothèque qui brûle, nous disait Jean-Denis… Plus encore : un guide et un ami.

De. — Thierry Bouche, le 13 novembre 2002
Sur. — Et son humour féroce…

[Alain Hurtig]

JiPé a été un des premiers à nous rejoindre sur la liste Typographie, peut-être le lendemain même de sa création.

Son premier message semble daté du 21 avril 1997, soit deux mois après *ton* « premier message ». Il y dit être abonné silencieux depuis un mois. Dès le mois de mai, son emprise sur les débats est notable, le ton mordant est de mise. Il aura fallu attendre décembre de la même année pour compléter notre couple de correcteurs — qui roucoulera carrément en public quelques jours plus tard, après la première bouffe typo — avec l'arrivée de Jean-Denis.

On peut se demander ce qu'aurait été la liste Typo sans J.-P. Il a tellement focalisé l'attention qu'il y a eu des laps de temps où la seule activité de la liste était la soumission hésitante d'une idée orthotypographique plus ou moins novatrice, dans l'attente de l'oracle incontesté délivré par Jean-Pierre. On aura malheureusement tout le loisir de voir ce qu'elle sera sans lui, mais on peut d'ores et déjà être convaincu qu'elle sera moins drôle, moins surprenante, et moins dangereuse pour les simplificateurs de tout poil…

De. — Patrick Cazaux, le 13 novembre 2002
Sur. — Et son humour féroce…

Bien que ce ne soit pas tout à fait une surprise, son décès est vraiment un grosse dégueulasserie. J'ai un goût de cendres dans la bouche et envie de vomir.

De. — Jef Tombeur, le 13 novembre 2002
Sur. — Et son humour féroce…

C'est vrai qu'il en a fait rentrer plus d'un dans sa… coquille. Et même se recroqueviller.

Ce fut mon cas. Mais comme je suis venu après lui sur la liste, il m'a connu débutant. Il était bien sûr beaucoup plus indulgent pour les nouveaux intervenants. Au fur et à mesure de ma formation (grâce à lui très notoirement), il l'était beaucoup moins. Et ses remarques, devenant parfois plus caustiques, étaient méritées.

Il avait l'humour féroce, mais toutefois dosé. Un florilège de ses répliques (tiré des archives de la liste) devrait le confirmer.

En tout cas, question humour, il avait fait des émules et je crois me souvenir que plus d'un s'amusait parfois à le pasticher…

De. — Olivier Randier, le 14 novembre 2002
Sur. — Et son humour féroce…

Il m'est arrivé, même avec des gens qui ne le connaissaient pas, de me déclarer « lacroussien orthodoxe », lorsque je voulais défendre tel point orthotypographique « incontournable » avec mauvaise foi. Ça l'aurait fait rire, je crois.

JiPé a énormément influencé mon travail, mon penchant pour le labeur. Il m'a donné le sens du temps nécessaire à l'acquisition du savoir et du savoir-faire. Il m'a incité à abandonner les projets vite faits, vite démodés, sans me faire perdre le goût du jeu. Le projet Moretus lui doit beaucoup, y compris dans le détail, mais surtout parce que j'ai voulu, à son exemple, prendre le temps de parfaire un ouvrage important, hors de l'hystérie ambiante. L'avenir dira si j'y parviendrai, mais je sais déjà que lui ne le verra pas terminé, ne pourra pas me dire ce qu'il en pense, et c'est impossible à admettre.

De. — Jacques Melot, le 15 décembre 2002
Sur. — LA LISTE TyPO ORFELINE

Je prends le train en marche et bien tard. J'étais bien sûr au courant de la gravité de la situation, étais pessimiste, mais espérais pourtant très fort (j'ai perdu un camarade il y a deux ans, ici, à Reykjavik, exactement de la même manière). J'étais à vrai dire sur le continent, à Genève, et lorsque, à mon retour, j'ai téléchargé l'ensemble de mon courrier accumulé, j'ai été glacé par l'apparition fugitive du titre d'un message d'entre vous annonçant que Jean-Pierre n'était plus.

Pour la petite histoire, je connais particulièrement bien l'église de Saint-Ambroise, pour y avoir… habité (dans le presbytère), alors que ma grand-mère maternelle était gouvernante du curé de l'époque (l'abbé Fiard) et m'y gardait occasionnellement. Un jour, j'ai même jeté mon tambour par la fenêtre (ce que je fis également ailleurs, dans le 13e, rue de l'Interne-Loëb), lequel tambour est resté longtemps sur l'avancée-abri en ciment au-dessus de l'entrée arrière, dans le boulevard Voltaire. Ensuite, tout le temps de mes études, j'ai habité rue Rochebrune, juste au-delà du boulevard Voltaire relativement au presbytère de l'église, dans le petit appartement laissé par ma grand-mère. Autre quasi-tangence de nos trajectoires, Jean-Pierre était ancien élève du lycée Michelet à Vanves, à la sortie immédiate de Paris, comme moi et en même temps, mais nous ne nous connaissions pas à l'époque.

J'en veux à tous, à moi aussi bien, de parler si peu de Jean-Pierre, que nos grosses couronnes ne soient que si grosses, mais que faire ?

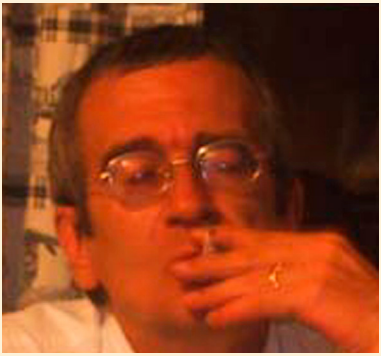
Peu avant sa disparition, je perdais un ami, Meinhard Moser, mycologue célèbre et, bien que Jean-Pierre et moi n'étions pas à proprement parler liés d'amitié, je veux dire pas d'amitié intime et réelle — gardons à ce terme sa force et son sens —, parce que nous n'avons jamais eu l'occasion de le devenir, j'ai dans les deux cas éprouvé le même sentiment de perte irremplaçable d'une grande personnalité en même temps que cette sensation d'effondrement intérieur, d'absurdité d'une situation, suivi de révolte contre ce fauchage impitoyable, sans discernement aucun, qui fait immanquablement penser qu'il n'y a pas ne serait-ce que l'ombre d'une ombre d'un sourire de la providence ou encore

quelque entité supérieure intervenant dans ces choix avec un soupçon de compassion, avec cette complicité de je ne sais quoi qui ferait découvrir au dernier instant que tout cela n'aurait été qu'un mauvais rêve, ou même une simple petite tricherie divine sur laquelle nous fermerions tous les yeux, un laps d'une durée infime dans le déroulement des lois naturelles que nous tairions tous avec une affectueuse complicité. Mais non. Rien, rien, rien.

Ceux que les dieux aiment meurent jeunes.
Et sont ravis sans pitié.
Je ne m'en suis pas remis, je ne suis pas près de m'en remettre.
Je ne veux surtout pas m'en remettre.

« Quelles que soient les formes à venir, quelles que soient les routes ouvertes devant moi, mes gesticulations ne viseraient plus qu'à me creuser un trou. »

Panique à Calixta, p. 268.



De. — Jean-Pierre Lacroux, le 22 avril 1997
Sur. — Usage des capitales : ça évolue ?

[Olivier Randier]

Certains correcteurs [...] *estiment que l'accentuation des capitales initiales fait « maniéré », ce qui peut se justifier dans la mesure où l'accent manquant sur une capitale initiale peut être restitué aisément par le lecteur, ce qui n'est pas le cas quand c'est tout un texte en capitales qui n'est pas accentué.*

Ce n'est toutefois pas mon avis, ni celui du Code de l'IN.

Ni le mien. L'argument n'est pas valide. Si l'on commence à qualifier de maniérés les éléments pouvant (en cas d'absence...) être aisément restitués par le lecteur... on peut s'amuser ou s'évertuer à dénaturer plus encore la langue écrite.

D'autre part, même si l'on accorde un soupçon de validité à cet argument, on se rend vite compte qu'il ne s'applique pas aux mots dont l'initiale est toujours une capitale... c'est-à-dire à tous les noms propres. Difficile d'expliquer aisément à un scripteur qu'il se plante en écrivant Erasme ou Ephèse, alors qu'il reproduit fidèlement des

graphies « indiscutables », puisqu'elles ont pour elles l'autorité de la chose imprimée et l'onction de correcteurs…

L'ancien alibi est caduc : il y a belle lurette que le crénage des capitales accentuées ne se casse plus lors du serrage de la forme…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 mai 1997
Sur. — Renfoncement

[Jacques André]

On appelle renfoncement ou retrait (indentation en franglais de PAO) le blanc en début d'alinéa. Généralement, il s'agit d'un cadratin. Pour des petites justifications (journaux, livres de poche, etc.) ça va. Mais dès que la justif est un peu longue, je trouve cette valeur bien trop petite : si ce blanc remplit bien son rôle de marqueur de début d'alinéa, je trouve que sur une page entière, ça fait des bords irréguliers (surtout si les alinéas sont eux-mêmes courts, c.-à-d. s'il y a peu de lignes dans chacun).

Existe-t-il quelque typographe qui ait écrit quelque chose sur ce sujet ?

Dans les compositions « ordinaires » ou équilibrées (corps, interlettrage et interlignage bien adaptés à la justification, emploi d'un caractère « raisonnable »), le renfoncement traditionnel d'un cadratin me semble faire l'affaire. Toutefois, l'art typographique a ceci de plaisant qu'il associe conventions rigides et liberté de s'en affranchir allègrement…

Extrait d'un travail en cours :

Quelle que soit la force du corps utilisé, l'alinéa (renfoncement) a en principe la valeur d'un cadratin. (*cf.* Lefevre 1855.)

Toutefois, dans certaines compositions « plus ou moins disproportionnées » (exemples : corps trop petit pour la justification, interlignage généreux), il est judicieux d'augmenter la valeur de l'alinéa jusqu'à un cadratin et demi, voire deux cadratins. Hormis ces cas, on se gardera d'élargir sans motif le renfoncement : nécessairement supérieure à celui-ci, la longueur des lignes creuses inadmissibles en fin d'alinéa sera augmentée d'autant.

L'alinéa ne doit pas être mesquin : on n'attribuera jamais au renfoncement une valeur inférieure au cadratin.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 12 mai 1997
Sur. — Renfoncement

[Alain Hurtig]

Franchement, je n'ai compris d'où venait cette manie de mettre une ligne ou une demi-ligne de blanc entre deux paragraphes.

Elle vient de la définition même du paragraphe, du moins de sa définition traditionnelle. Un paragraphe EST séparé du paragraphe suivant par une ligne de blanc. Cela le distingue de l'alinéa, qui se contente du renfoncement. Un paragraphe peut contenir plusieurs alinéas. Ce n'est pas un problème proprement typographique : ce choix appartient aux auteurs, du moins à ceux qui maîtrisent cette possibilité d'enrichir l'articulation des textes.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 juin 1997
Sur. — Orthotypographie

[Jacques André]

Mais ce mot me plaît ! « orthotypographie » et me hérisse tout à la fois. Et ça ressemble vachement à cette liste Typographie à tel point que je me demande si nous ne devrions pas en changer le nom pour « orthotypo ». Ortho*, ça veut dire norme, casque à pointe dirait Ladislas Mandel, et ce n'est pas un hasard si cet* orthotypographia *a été écrite par un Germain (1608 je répète).*

Le problème c'est que cette *orthotypographia* (vieille rareté néolatine) n'a pas du tout le même sens que le néologisme *orthotypographie*… *Orthotypographia* est formé par préfixation et signifie (signifiait…) effectivement « typographie correcte ». *Orthotypographie* est un mot-valise, subtile combinaison d'*orthographe* et de *typographie*. Il désigne un immense secteur, aux contours parfois flous, situé aux marges des deux domaines (et même de quelques autres…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 juillet 1997
Sur. — Capitalisation des sigles & acronymes

On « peut » composer les sigles en petites capitales ou en bas de casse… et beaucoup le font. Si je n'aime guère (je veux dire « pas du

tout ») cette façon de faire, c'est pour des raisons à la fois linguistiques et typographiques…

En français, sigle et acronyme sont deux termes qui ont acquis des acceptions précises. Leur mode de formation est parfois identique (pas toujours), leur lecture est radicalement différente.

Le point capital, pour le lecteur, ce n'est pas le gris typographique, c'est l'adéquation entre l'oral et l'écrit. Elle n'est pas si fréquente en français… Ne ruinons pas un des rares cas où elle pourrait être effective…

Un sigle qui « peut » mais « ne doit pas » se lire comme un mot ordinaire n'est pas un acronyme… Exemple : l'O.U.A. Rien n'empêche de lire « oua », avec une aisance comparable à celle qui nous fait dire « oui »… Surtout si l'on compose OUA ou, pis, Oua… Voilà pourquoi il est judicieux de composer les vrais sigles (épelés) en grandes capitales suivies d'un point abréviatif (C.G.T.), sans espace, les acronymes formés d'initiales en grandes capitales collées (OTAN), les acronymes syllabiques ou pseudosyllabiques en bas de casse avec l'initiale en grande capitale (Afnor) et les acronymes lexicalisés en bas de casse (radar).

Ça complique la vie du scripteur mais ça facilite celle du lecteur… Or les « règles » typographiques sont faites pour cela… non pour autre chose.

J'aime aussi les beaux gris typographique. Si je tombe sur un texte qui grouille de formules chimiques ou mathématiques, je ne vais tout de même pas me désoler et supprimer les indices, les exposants, remplacer les capitales par de petites capitales… Vous voulez mon sentiment personnel ? Si les capitales des sigles ruinent le gris, c'est sans doute qu'il y a trop de sigles dans le texte… et c'est bien fait si le gris est moche… C'est cohérent…

Quant aux petites capitales, ce ne sont pas des majuscules mais des « minuscules » (syntaxiques) habillées en capitales… C'est ce qui

fait leur intérêt typographique. Je veux bien (façon de parler…) que l'on compose les sigles en petites capitales, si l'on accorde une grande capitale à la première initiale… Cette effarante « première initiale » résume bien l'absurdité du procédé…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 octobre 1997
Sur. — 6 et 9

[Jacques André]

On parle de la queue du 9. *Comment appelle-t-on le contraire pour le* 6, *c'est-à-dire ce qui correspond en gros à la hampe du* f *?*

69, année érotypographique, comme disait Gainsbourg.

Réflexion stupide à oublier avant de lire ma proposition, qui se veut honnête… et orthodoxe.

Bien qu'il soit admis (aujourd'hui… c'est récent) avec cette acception dans les dictionnaires de la langue et dans de nombreux ouvrages consacrés à la typographie, je ne suis pas très séduit par l'emploi du terme « queue » dans l'architecture de la lettre. C'était et c'est un terme relatif à la composition (fin de page laissée en blanc).

Il me semble que le *9* (longue du bas dans les chiffres elzéviriens) a une hampe (certes courbe, mais pas plus que celle de certains *g* italiques) descendante ; le *6* (longue du haut), une hampe ascendante. Même si c'est un peu discutable (en principe, les hampes descendantes descendent sous la ligne de base…), cela peut s'appliquer aussi aux chiffres dits anglais. Par analogie…

On a d'ailleurs le même problème si, par exemple comme le Robert, on retient « queue » pour désigner strictement la portion de la hampe qui descend sous la ligne de base… Comment parler de « queue » à propos du *9* anglais ?… Par parenthèse, cette difficulté terminologique montre à quel point les chiffres « calibrés » sont autant de cheveux sur la soupe des lettres…

Certains auteurs adoptent « queue » pour désigner une terminaison quelconque de trait, voire un trait accessoire. On peut dès lors parler de queues ascendantes, descendantes, horizontales, obliques, etc. En dépit de ma remarque initiale (que je suis prêt à qualifier de dérisoire et

qui sent un peu la naphtaline) sur la double acception, cette extension de sens me semble intéressante. Si on la retient, rien n'interdit de parler de la queue du 6, ce qui rejoindra une symbolique presque aussi vieille que ce chiffre (il faudra éventuellement songer à débaptiser sa « panse »).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 12 novembre 1997
Sur. — Noms en capitales

Une création artistique peut inclure des éléments typographiques, mais elle les restitue avec une liberté et parfois un génie qui n'appartiennent qu'à elle. Cette liberté de la lettre dans l'art puise une part de sa beauté dans les contraintes du monde typographique. D'où l'intérêt de ne pas trop mélanger les genres. Cela me semble également vrai pour les arts appliqués. Bien des audaces graphiques ne doivent leur effet qu'à la solidité des règles enfreintes. Ce jeu de l'écart et de la norme se retrouve partout, à commencer par le langage et la création littéraire.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 23 novembre 1997
Sur. — Bon, et si on créait une liste PAO ?

Professionnellement, je suis surtout attaché à la vaste zone où se chevauchent langue écrite et typographie, mais je n'exclus pas d'avoir à poser une question relative à un problème technique dérisoire, liée à un logiciel ou à un système d'exploitation (cela m'est d'ailleurs arrivé et j'ai obtenu ici des réponses pertinentes et très utiles).

[…]

Comme cela a été souligné, la grande qualité de cette liste est qu'elle rassemble des professionnels (et des amateurs éclairés) venus d'horizons très divers. Encore une fois, je partage les opinions exprimées par ceux qui envisagent d'isoler le techno-paoïsme, mais je crains que, pour un faible gain de lisibilité, nous n'y perdions de notre richesse.

[…]

Ici, ce n'est pas l'esprit et la lettre de la liste qui me séduisent, c'est la qualité des intervenants. Accordons-nous la liberté de dialoguer selon

nos besoins… (dans des limites raisonnablement typographiques, évidemment…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 novembre 1997
Sur. — Structuration et méthode de travail

Écriture, composition et mise en page se chevauchent comme jamais (depuis Gutenberg…). Demain peut-être, tout s'effectuera à nouveau dans le même lieu. Sera-ce une régression ou un progrès ? Bien que pessimiste par choix, je ne jure de rien. On verra bien.

[…]

Je prends mon exemple : pour plusieurs maisons d'édition, comme collaborateur extérieur, je m'occupe du texte, sous tous ses aspects, donc j'écris, je récris, j'indexe, je corrige (l'orthographe, la syntaxe, le style ET l'orthotypographie). Encore une fois, je ne fais pas « tout ça » sur les mêmes textes : on peut associer réécriture et indexation (ou correction et contrôle typographique), mais il est très risqué de s'autocorriger… J'interviens sur papier ou sur écran, sur la copie et les épreuves, à l'encre rouge ou à l'aide d'un traitement de texte, d'un logiciel de mise en page. L'ensemble de ces activités (écriture, réécriture, correction, contrôle typographique) est cohérent et il correspond à un « profil » (pour parler comme eux) recherché aujourd'hui par les éditeurs (qui, politique de groupe et profit obligent, ont viré imprudemment des salariés compétents). Lorsque je suis chargé d'établir un texte, c'est moi, et non le directeur artistique, le chef de fab ou le maquettiste, qui décide où sont les caps, les petites caps, l'italique et toutes ces sortes de choses. En revanche, que les marges fassent tant de millimètres, que l'on compose en Baskerville ou en Mistral, ce n'est pas mon problème. Je fais confiance aux professionnels qui sont chargés de ces questions. Quand se pose un problème situé à l'intersection de nos domaines, nous en discutons et, souvent, tout s'arrange. Il se trouve que de plus en plus « tout » est sous-traité (sauf la fab…). Entre « sous-traitants » il est facile de s'entendre.

[…]

Naguère, un correcteur corrigeait à longueur de jour, d'année, de vie, un préparateur préparait, un compositeur composait… Pas marrant, même en aimant son métier, on devait finir par se lasser… Aujourd'hui on nous demande de tout faire (ou presque…). Eh ! même si pour d'aussi diverses compétences nous sommes mal payés (plutôt mieux qu'hier, d'ailleurs), c'est beaucoup plus intéressant, varié, « enrichissant », agréable…

De toute façon, on n'a pas le choix…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er décembre 1997
Sur. — Parenthèses

Le mieux, franchement, c'est encore d'éviter la multiplication des parenthèses et surtout leur imbrication… La plupart du temps, ce sont des béquilles (certes courbes) qui masquent mal une pensée claudicante…

[…]

« Le tiret, par son allure, a quelque chose d'élégant. […] Il n'a pas, comme sa congénère la parenthèse, le profil bedonnant qui vous arrête au passage. » (Jules Denis, *Grammaire typographique*.)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 4 décembre 1997
Sur. — Correction ?

Avant tout « travail » (et les compétences qu'il implique), il y a la disposition d'esprit. L'attention n'est pas suffisante : le correcteur doit être persuadé que ce qu'on lui donne à lire est nul, merdique, bâclé, inepte… et farci de fautes ! C'est le seul moyen de les débusquer toutes (ou presque…).

Ce regard « méchant » explique pourquoi il est vain de vouloir corriger ses propres textes ou ceux sur lesquels on a travaillé sur un autre plan (contenu)… La correction implique un type de lecture assez particulier et plutôt antipathique qu'il faut se garder d'adopter en d'autres circonstances (si l'on peut… j'en connais qui souffrent de séquelles

graves). Le mépris est efficace lors de TOUTE correction, mais l'admiration est un des ingrédients du plaisir de lire (et c'est un sentiment qui aide à vivre…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 janvier 1998
Sur. — Mépris de la langue (fut : et/ou)

[…] plutôt que d'un « mépris énorme » pour l'oral, il me semble plus juste d'évoquer une conscience aiguë de la spécificité de la langue écrite.

Après tout, nous ne faisons que chérir la plus faible, celle que les linguistes considèrent comme un rejeton de la langue orale, comme une enfant un peu gauche, raide, empruntée, parfois ridicule, empêtrée qu'elle est dans ses contraintes dérisoires, mais qui parfois se libère, oublie ses infirmités, devient gracieuse ou vigoureuse… et plus belle que sa mère, du moins à mon avis…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 18 janvier 1998
Sur. — Code topy

J'ai enfin sous les yeux le « Nouveau Code typo ». Je serai moins sévère que Jacques André. Ceux qui ont édité cet ouvrage sont des humoristes consciencieux : quel investissement pour un gag ! À n'y pas croire…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 19 janvier 1998
Sur. — Code topy

Cette édition « revue, complétée et modernisée » a au moins un mérite : elle réduit à néant toute prétention à l'autorité, à la légitimité… C'est pourquoi il me semble plus indiqué de rire que de pleurer. À titre personnel, cette farce me conforte dans l'idée que l'orthotypographie est une chose trop sérieuse pour être confiée aux seuls néotypographes ou aux « cadres de la communication »… et que toute tentative de modernisation est dérisoire si elle ne s'appuie pas sur une réflexion d'ensemble (historique, linguistique, etc.).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 janvier 1998
Sur. — Puces et pucerons, etc.

1. Les plus belles structures ne sont pas exhibitionnistes…
2. Le lourd soulignement des articulations est une marque des discours insignifiants…
3. Sauf exception…
4. Mais, certes, ça dépend de quoi l'on parle…
5. Néanmoins, ce qui est frappant, c'est que les textes les plus OSTENSIBLEMENT structurés sont souvent, au bout du compte, les plus rudimentaires et même… les moins construits…
6. N'en déplaise à M. Richaudeau…
7. :-)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 janvier 1998
Sur. — Puces et pucerons, etc.

[Jean-Denis Rondinet]

P. S. — Les lettres d'amour entre colistiers violent-elles la charte de la « Liste typo » ?

Ça viole sans doute la charte mais pas la charité *(agapê)*… L'amour est une qualité qui fait bonne impression ! C'est une des trois vertus typologales !

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour des rouleaux encreurs, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.

Amicalement,

Paulo Lacroux, le pitre au corps 1, tiens !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 janvier 1998
Sur. — Colophon (une enquête)

J'ai fondé la S.P.A. (Sauvegarde du Point Abréviatif).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 janvier 1998
Sur. — Typo de la ponctuation : logique *vs* esthétique

Pour terminer sur une généralité : la solution de la plupart des « cas extrêmes » ne réside pas dans la ponctuation mais dans la

gomme, l'encre rouge ou la touche *backspace*… Faut tout récrire, histoire que ça devienne ponctuable… qualité (non suffisante, certes) qui témoigne que la phrase correspond peut-être à un cheminement réel de la pensée.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er février 1998
Sur. — L'apostrophe droite/courbe et ses environs

À part ça, oui, il y a une tradition typographique française… mais elle est mal en point, et ses chances de survie sont assez faibles… S'il convient de regretter cet affaiblissement ou de redouter cette disparition, ce n'est pas à cause d'un chauvinisme ou d'un corporatisme dérisoires, mais en raison d'une caractéristique intéressante : cette tradition était loin d'être la plus bête… Pour parler franc, c'était même la plus subtile (ce qui aujourd'hui équivaut à un arrêt de mort…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 février 1998
Sur. — Glose pas close (points abréviatifs)

La symétrie n'est pas une qualité typographique… (on ne la rencontre que dans la mise en pages (pages en regard, grands titres) et dans des linéales extrémistes… Pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, elle est heureusement absente… et quand elle se présente, on fait tout pour l'éliminer… Non sans raison. La typographie n'est pas l'architecture (sauf, encore une fois, dans la mise en pages), elle n'organise pas l'immobilité mais le mouvement, celui de la lecture, qui a un sens… La dissymétrie subtile (et non l'asymétrie, faut rien exagérer…) est indispensable, sauf pour ceux qui confondent les lettres, les mots et les phrases avec des images (encore que les plus belles ne soient pas symétriques)… Ils sont hélas nombreux de nos jours…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 février 1998
Sur. — Titre d'œuvre dans la phrase ?

Toutefois, dans le cas qui nous occupe (et dans bien d'autres), il ne faut pas oublier que la « grammaire typographique » dispose de ressources (par exemple l'italique) que la syntaxe des grammairiens ne

connaît point… Le fait que l'on oublie trop souvent ce détail entraîne une dommageable surcharge de sens sur les frêles épaules des seuls signaux connus de la syntaxe (majuscules…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 18 février 1998
Sur. — Titre d'œuvre dans la phrase ?

[Jean Fontaine]

Mais je rêve d'un bon gros code typo juteux et justifié (je ne parle pas de justif, mais « raisonné »), avec des notes de bas de page plus longues que le texte lui-même (avec des sous-notes et des contre-sous-notes), le tout replacé dans son contexte historique, et tout et tout…

En voilà une idée qu'elle est bonne… L'ennui, c'est qu'en quittant le rêve on est plongé dans un cauchemar qui semble ne jamais devoir finir. Sauf à renoncer aux plus belles promesses du rêve, ce que je me résoudrai à faire bientôt. La vie réelle impose ses contraintes, donc des accommodements…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 février 1998
Sur. — Inutile orthotypographie ?

L'usage français des capitales n'est pas compliqué, il est subtil. Il n'obéit pas bêtement à un seul maître, à un seul principe. Il associe le Vrai et le Beau… Il s'épanouit harmonieusement entre la grammaire, la stylistique et l'idéologie… Il ne sacrifie pas la précision à l'élégance, ni la grâce à la clarté. Il récuse l'ostentation et se plaît dans une austérité républicaine…

Ces caractéristiques, qui le distinguent de la plupart de ses confrères étrangers, le rendent très précieux, donc très menacé…

Ce qui est vrai (et qui explique en partie l'impression de complexité, voire d'arbitraire), c'est qu'aujourd'hui les rédacteurs de « codes » entassent au petit bonheur des exemples non motivés, voire des « règles » pêchées un peu partout.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 mars 1998
Sur. — Espaces non justifiantes et méthode de justification

[Jacques André]

Quelqu'un (dans Communication et langage *?) avait employé une fois le terme de lisable, comme mangeable !*

Franchement, ces petits plats néojargonnesques ne sont pas mangibles…

Pas commestables ! (Ça va bien, et vous ?)

C'est en forgeant de l'illisable qu'on devient forgeron détestible.

C'est en lisant qu'on devient liseron risable.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 18 mars 1998
Sur. — L'amal-game est un jeu in-utile

[Jean Fontaine]

Au contraire, les licences typographiques que se permettent les écrivains, quand elles sont voulues, sont aussi intéressantes à étudier que les licences poétiques.

Oui ! et la force d'une licence est pro-portionnelle à celle de la règle en-freinte !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 avril 1998
Sur. — Mais que fait la police de la langue ?

Plus sérieusement, il est certain que d'inutiles difficultés sont engendrées par les contradictions des « codes » typographiques, mais, à mon sens, il ne faut pas s'arrêter à la diversité des avis (problème facile à résoudre, il suffit d'obéir à un seul maître…) et négliger les contradictions internes de chaque Décalogue.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 14 avril 1998
Sur. — Sigles — capitales accentuées

C'est toujours les plus cons qu'écrivent aux canards… Pas confondre avec les listes de diffusion !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 mai 1998
Sur. — Symbole euro

Bref, le symbole de l'euro ressemble à un « U.S. cent » dont la barre se serait dédoublée et couchée… Normal, après un effort pareil…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 mai 1998
Sur. — Symbole euro

Enlevez les deux barres de l'euro, vous avez un *c*. Ajoutez-les à un machin ressemblant à un *c* d'une police quelconque, vous aurez un euro foireux…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 11 mai 1998
Sur. — Nombre idéal de caractères par ligne ?

Ce qui est frappant dans la plupart des études consacrées au « nombre "idéal" de signes par ligne », c'est que l'on y privilégie un critère : la vitesse de lecture. C'est bien connu, en toutes circonstances, le dessein essentiel du lecteur est d'en terminer au plus tôt. Contre l'universelle typo au micro-ondes, vive la typo mijotée à feu doux ou saisie prestement à la poêle, selon les recettes et les ingrédients !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 mai 1998
Sur. — Les ligatures du Mont Martin

Que le plomb soit mort en tant que technique, c'est sûr. Pour autant, son héritage est là, considérable, massif, difficilement ébranlable dans son ensemble. On peut l'égratigner sur ses marges, le réduire ou le modifier peu à peu, c'est souhaitable, et il serait dramatique de considérer que les techniques nouvelles n'introduisent pas des possibilités nouvelles… mais je crois qu'il est abusif de considérer que l'absence de lien entre les lettres nous a été imposée par le plomb… Ça remonte plus haut, ça remonte même à la naissance de l'alphabet. Ce n'est pas le plomb qui a séparé les lettres, je crois même que c'est l'inverse : c'est parce qu'elles étaient séparées qu'un Strasbourgeois né à Mayence a inventé les caractères mobiles en métal… :-)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 mai 1998
Sur. — La dérive des mailing-listes

À mon tour d'être méchant : une liste de discussion n'est pas une publication. Ceux qui sont déçus par son contenu mais ne font rien pour l'enrichir sont évidemment là pour recevoir et non pour donner. C'est bien leur droit. Ce qui ne l'est pas, c'est de considérer ceux qui parlent comme les responsables de leur propre mutisme.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 juin 1998
Sur. — Chiffres elzéviriens

Moi aussi, j'aime beaucoup les chiffres elzéviriens ! Pour une raison qui est exactement l'inverse de celle qui me fait détester (bien grand mot, mais j'ai rien d'autre à portée de main…) l'esperluette dans les compos ordinaires : eux, au moins, ils n'ont pas des tronches de capitales ! ils sont discrets & savent un peu baisser la tête… Ils t'arrêtent pas l'œil avec arrogance… L'esperluette, qui n'est jamais qu'un « et » à la con, se prend pour une balise essentielle, un phare de la phrase, le truc à ne surtout pas manquer… C'est bien simple, j'ai envie de lui taper sur la tête, histoire de lui apprendre à vivre… (Sa sœurette, l'esperluette petite cap, est d'une modestie bien séduisante, mais elle est hélas bien rare.)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 juin 1998
Sur. — Parenthèses encadrant un mot italique

C'est physique… les crochets italiques me foutent la nausée… Ou alors pour se marrer, comme un touriste à Pise…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 juillet 1998
Sur. — Interlettrage (fut Re: [Annonce] Mise à jour de l'Outil et naissance de l'Hypercasse)

[Thierry Bouche]

(ah ! imaginer le bonheur d'une typo sans auteurs !)

L'avenir est dans la direction opposée…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 19 juin 1998
Sur. — Pluriel
Jean Parolier-Creux

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 juillet 1998
Sur. — Interlettrage
Ajax Prunier-Créole

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 juillet 1998
Sur. — Chiffres haut & bas de casse
Mais attention ! on n'a encore rien vu ! Voici qu'arrivent les auteurs-compositeurs-maquettistes, les poètes paoïstes, les diaristes webiques ! Planquez-vous, ça va faire très mal…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 juillet 1998
Sur. — Familles, je ne vous aime point (Gide à la noix) casse)
C'est normal, triste mais normal : la culture typographique se transmet dans des écoles d'arts « graphiques »… elle est ignorée dans les disciplines dites « littéraires ». C'est là où ça déconne, car, contrairement à ce que croient les typo-graphes (hihi), la typographie n'est pas destinée prioritairement à engendrer des images.

Dans la grande galerie des ancêtres typographes, tu as beaucoup de grammairiens, d'éditeurs, d'écrivains… Aujourd'hui, tu as surtout des graphistes, des informaticiens et quelques sémiologues… Je ne dis pas que les seconds sont moins estimables que les premiers (ce serait con : cela fait plus d'un quart de siècle que j'ai été estampillé « communicateur visuel » (n'importe quoi…) en sortant des Arts décos…), je dis que cet état de fait n'est pas sans conséquences.

Dans mon boulot, il est rare que j'aie à choisir les polices, les corps, les justifs… D'autres sont payés pour le faire, tant mieux, car cela ne me passionne pas, mais faut pas qu'ils s'avisent de me dire où l'on doit mettre des caps ou de l'ital… Ils ne le font d'ailleurs pas. Ça existe encore, la division du travail… Pourvu que ça dure.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 juillet 1998
Sur. — Familles, je ne vous aime point (Gide à la noix) casse)

Une classification rigoureuse (sans cocktail hasardeux de critères), une aide au choix et un guide pour bien comprendre de quoi qu'on cause… faut être optimiste pour croire que ça se combine harmonieusement. Je crois qu'en manipulant hardiment diachronie et synchronie on perd son temps et qu'en confondant taxinomie et éthologie on n'aide personne à y voir clair dans la jungle typographique… :-)

Toute comparaison est déraisonnable… mais enfin… tu peux classer les mots comme tu veux (alphabétiquement, étymologiquement, par classes, etc.), ça ne te fournira jamais un manuel de stylistique…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 juillet 1998
Sur. — Classifications

[Jean Fontaine]
1921 : Francis Thibaudeau
1952 : Maximilien Vox
1952 : Jan Tschichold
1953 : Berry-Johnson
1954 : Balding-Mansell
1954 : Bastien
1955 : John C. Tarr
1957 : Aldo Novarese
1960 : Pelliteri
1962 : ATYPI
1964 : DIN 16 518
1964 : Aldo Novarese
1978 : Marcel Jacno
1979 : Jean Alessandrini
1986 : Adobe
1987 : Bitstream…

Bon… je pense qu'il est grand temps de classer ces classifications… À ce rythme… dans quelques années… on ne s'y retrouvera plus… Blague

à part, il n'est pas encore né le Linné typographe. La question pourrait être : est-il concevable ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 août 1998
Sur. — Authenticité

Il est évident qu'une classification réellement savante serait une bien belle chose. Cela dit, même fondée sur des critères exclusivement formels et débarrassée de toute les foutaises pseudo-historiques (une Thibaudeau perfectionnée !), elle ne nous aiderait pas davantage à « choisir ».

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 août 1998
Sur. — Authenticité

C'est une question d'expérience, de pratique, de métier, d'amour, d'humilité, bref ce n'est pas une question savante mais de savoir.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 août 1998
Sur. — Textes polychromes

Toutefois, quand on voit ce qu'on nous sert avec les seules ressources du noir… faudrait peut-être pas trop inciter nos contemporains à se lancer dans la textualisation chromatique…

Plus sérieusement (?), accorder une signification importante à la couleur c'est accepter de perdre celle-là en l'absence de celle-ci… Ce qui peut toujours arriver… Vous me direz que l'on ne risque pas grand-chose, puisque selon un principe bien connu quoique passablement fumeux : moins y a de sens, plus on est tenté de recourir à des artifices pour faire accroire qu'il y en a…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 4 août 1998
Sur. — Authenticité

Une classification typographique savante (si elle est envisageable… en ces termes) devrait être fondée sur des critères formels (au moins au niveau des embranchements, des classes et des ordres…:-). Ensuite, faut pas être sectaire, on peut toujours finasser avec les connotations et ajouter tous les commentaires désirables…

[…]

Quand on veut un mammifère dans son salon, mieux vaut s'en tenir aux animaux de compagnie plutôt que de piquer au hasard dans la classification le premier félidé (ou canidé) venu… Quand on veut composer quelques centaines de pages, mieux vaux choisir une police qui tienne la route (quelle que soit sa famille…).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 août 1998
Sur. — Balais, serpillières, éponges, aspirateurs…

Moi, j'irai plus loin (et je n'apprendrai rien à personne… ici…) : dès qu'un texte est plus ou moins mis en page, il ne faut JAMAIS employer de procédures automatiques ! Pour être précis : les procédures de recherche automatique sont bien entendu une bénédiction… mais CHAQUE remplacement doit être contrôlé visuellement et accepté (ou refusé…) manuellement. Il n'y a pas que le bien-fondé de tel ou tel remplacement qui est en cause… mais également ses conséquences sur le voisinage (même lointain :-).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 août 1998
Sur. — Balais, bonbons, serpillières, caramels, éponges, esquimos, aspirateurs, chocolats

[Benoît Leraillez]

Dans le même genre de pression à exercer sur un éditeur, pourquoi ne pas demander aux éditeurs de polices de fournir des signes de ponctuation correctement espacés.

NON !!! Surtout pas !!!

Vous voyez pourquoi… [?]

Non…?!

En outre, le jeu sur les espaces antérieures des signes de ponctuation a toujours été un procédé de justification très subtil !

¶

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er septembre 1998
Sur. — Balais, bonbons, serpillières, caramels, éponges, esquimos, aspirateurs, chocolats

S'il y a une pression à exercer, c'est bien celle-ci : imposer la présence de fines dans TOUS les logiciels traitant peu ou prou des textes… Qu'un machin aussi puissant que Word n'en dispose pas est un scandale… un scandale dangereux, car ils n'ont pas tout à fait tort tout ceux qui trouvent que ces prétendues « espaces françaises » avant les ponctuations hautes sont ridiculement grandes… De là à préférer les rustiques conventions des autres…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er septembre 1998
Sur. — Balais, bonbons, serpillières, caramels, éponges, esquimos, aspirateurs, chocolats

[Jacques André]

La première est que, théoriquement, l'espace avant le : *(contrairement à celle avant* ; *ou* !*) n'est pas une fine mais la même que celle après (donc espace mot, qui lui est variable !).*

Oui… mais on peut préférer, comme certains de nos devanciers, la subtile réduction de l'espace antérieure… Ces deux-points qui flottent entre deux espaces égales me font de la peine. Non à la symétrie !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er septembre 1998
Sur. — Balais, bonbons, serpillières, caramels, éponges, esquimos, aspirateurs, chocolats

[Ducon]

certaines polices introduisent d'avantage de blanc

Cher B. L., n'auriez-vous pas sous la main un électrovérificateur qui m'épargnerait la honte que j'éprouve parfois en recevant mes propres messages ?… :>(

§

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 septembre 1998
Sur. — Espaces antérieures (était Re: balais, etc.)

[Olivier Randier]

Mouais. Je trouve la recherche de l'asymétrie systématique aussi suspecte que le contraire.

Je ne recherche pas l'asymétrie… mais j'ai un faible pour la dissymétrie.

C'est elle qui prévalait dans feu notre galaxie…

Pour moi, cette espace symétrique a une signification claire et permet de distinguer le deux-points, qui relie deux propositions, des autres signes de ponctuation haute, qui se rapportent uniquement à ce qui les précède.

Je ne suggère pas d'introduire une fine avant le deux-points… mais de s'arranger pour que l'espace antérieure soit toujours légèrement plus petite que l'espace postérieure (variable, puisqu'elle est justifiante).

Tsss, tsss… On ne dit pas la typo « globale », on dit : le pack de la totale typo-graphie >:->

Tsss, tsss… Ce n'est pas la même chose… La « totale » est une addition (de polices) visant à la cohérence interne, la « globale » est une soustraction (de caractéristiques) visant à l'uniformité…

J'ai l'impression que tu chipotes là, puisqu'en fait tu es d'accord avec Jacques pour dire qu'il faut laisser l'espacement à la décision du compositeur

J'ai l'impression que tu chipotes là, puisqu'en fait tu es d'accord avec Jacques et avec moi…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 4 septembre 1998
Sur. — Balais, serpillières, éponges, aspirateurs…

Tout le monde trouve normal que certains titres (ou slogans) s'achèvent sur des ponctuations expressives ou « syntaxico-mélodiques » (points de suspension, d'exclamation, d'interrogation), mais on répugne à employer le point final… Est-ce bien raisonnable ? Sans conséquences ? Une au moins est évidente : quand on ose l'employer dans un titre (ou un slogan) dépourvu de ponctuation interne, le point final peut devenir étrangement expressif.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 octobre 1998
Sur. — Maldoror, ses pompes, ses œuvres

Cette nostalgie de l'accident n'épargne personne, pas même les dessinateurs de caractères.

C'est là que réside la grande perversité… S'il est vrai (à mon sens…) que l'évolution des techniques (compo, impression, papier, etc.) engendre des documents plats, sans saveur, peu sensuels, tristounets, aseptisés (du moins pour les vieux connards comme moi qui en sont encore, certains soirs, à regretter de subtils foulages ou des lignes à l'occasion dansantes…), je ne crois pas que la vie soit à chercher en priorité dans les accidents d'hier…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 octobre 1998
Sur. — La lézarde qui fait tenir la page (était : Chemins qui ne mènent nulle part…)

[Éric Angelini]

… revu hier sur Arte les manuscrits de Proust 'encombrés' de 'paperolles'

… bonjour les futurs e-manuscrits !

Bonjour eManuscrits… bienvenue, Willkommen, welcome ! et adieu aux balivernes ! Nous serons enfin débarrassés des apparats critiques obèses ! Les éplucheurs de manuscrits, les décrypteurs de ratures, les ausculteurs de pâtés, les néopaléographes, les légistes, tous au chômage technique !

Mais je suis trop optimiste, je rêve… les auteurs leur fourniront quand même du grain à moudre, puisque la technique aura enrichi la trousse à outils de l'écrivain astucieux (texte caché, commentaires attachés, sauvegardes des états successifs des fichiers, etc.).

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 15 novembre 1998
Sur. — Pivot

Franchement hors charte : à mon sens, les dictées de Pivot sont une funeste entreprise de dénigrement de notre belle langue… Cela fait maintenant des années que l'on tente de persuader les francophones que le français est une langue difficile, farcie d'ambiguïtés… Ce qui

est faux : il suffirait de proposer des dictées rédigées en français pour s'en apercevoir… Bref, les fautes les plus graves ne sont pas celles qui sont commises par les concurrents mais celles qui sont volontairement (et encore pas toujours…) introduites par les rédacteurs… Celles-ci ne pèchent pas contre l'orthographe (machin dérisoire) mais contre la langue et son éventuel génie, ce qui est infiniment plus pénible…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 novembre 1998
Sur. — La mauvaise foi a encore frappé

[Alain Hurtig]

(Je maintiens que les listes peuvent, et parfois doivent, être composées au fer. Ah mais !)

À l'examen, c'est bien une réflexion d'ex-animateur chartiste…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 26 novembre 1998
Sur. — Encore une réponse idiote [aurait pu être sur K2]

Ceux qui m'ont déjà rencontré savent, il me semble, que je ne suis pas méchant, mais que j'ai un grave défaut : mon respect pour l'écrit m'incite à croire que mes correspondants pensent réellement ce qu'ils écrivent.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 novembre 1998
Sur. — J'en ai eu un ! ;)

L'idéal serait évidemment que les euronuls se rendent compte de leur erreur et qu'ils fassent dessiner un caractère pour l'euro… en partant d'un *E* (et non d'un *C*, comme c'est le cas pour notre *dingbat* actuel)… mais je n'y crois pas trop…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 novembre 1998
Sur. — J'en ai eu un ! *(the euro question)* ;)

Il n'y a, pour l'heure, que quatre façons de coucher par écrit notre future monnaie unique. La première est évidente… La deuxième est légitime et intelligente. La troisième est légitime et grotesque (mais seul le premier qualificatif a du poids). La quatrième n'a pour elle que sa simplicité et sa cohérence avec l'ensemble de notre système de

conventions typographiques (ce dont tout le monde se fout, ce qui n'a rien de surprenant) : euro, EUR, €, E.

Perso. Ne t'inquiète pas… tu n'es pas le seul à penser qu'un ouvrage expliquant en détail le comment et surtout le pourquoi de nos coutumes ne serait pas complètement inutile.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 novembre 1998
Sur. — FAQ Guillemets-Apostrophes

Le rôle et l'utilité (si elle en a une…) d'une FAQ… c'est de répondre à des questions SOUVENT posées… en se limitant aux cas (rares…) où une réponse simple fait l'objet d'un consensus dans le ou les groupes humains (professions, liste, etc.) concernés… et, si on a du temps devant soi, aux cas (moins rares mais pas vraiment fréquents…) où les points de vue de deux ou trois « écoles » suffisent à faire honnêtement le point…

Si le but de l'opération est de répondre aux questions que l'on se pose soi-même… faut changer le titre…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 novembre 1998
Sur. — FAQ Guillemets-Apostrophes

[Jean-Denis Rondinet]

a) le livre ;

b) la presse ;

c) les travaux de ville ;

d) la pub, c'est-à-dire le bibelot.

Cela dit sans créer de hiérarchie

Mais si, mais si… il y en a une… La preuve : cette succession ne s'explique ni par l'ordre alphabétique ni par la chronologie… S'agit-il de l'importance économique des secteurs concernés ?

Visiblement non…

Tu établissais un parallèle avec les niveaux de langue… Juste pour rire et pour compléter le tableau… inscris les quatre principaux en regard des niveaux typo… Ça colle au poil !

Pour redevenir sérieux… Tes quatre niveaux sont indiscutables mais ils sentent furieusement le papier… Aujourd'hui, la typo pédale aussi dans la gélatine, le phosphore, les cristaux liquides, que sais-je encore ? Faut prévoir une hiérarchie où l'on puisse tomber beaucoup plus bas que le plancher…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 novembre 1998
Sur. — FAQ Guillemets-Apostrophes

[Jean-Denis Rondinet]

J'ai entendu, dans mon école même, le mythe suivant : des espaces justifiantes aux guilles quand il y a plus d'un mot entre guilles, des fines quand il n'y a qu'un mot. Ridicule, selon moi (au sens étymologique : « je me marre »).

Dommage que tu ne puisses pas m'entendre… Je ris de bon cœur avec toi !

La vache ! les surcodeurs sont actifs…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 30 novembre 1998
Sur. — Où mettre le point ?

En admettant que « typographe » soit le masque pratique d'individus divers et très différents (éditeur interne ou externe, réviseur, préparateur, etc.) selon les lieux (nature de l'édition*) et les moyens mis en œuvre, il peut demander son avis à l'auteur… qui, lui, peut n'avoir jamais rien compris à la ponctuation… Tu vois le tableau… Ce n'est dès lors plus vraiment une question de critères ou de conventions… mais de pouvoir (ou de lassitude…).

* Je ne parle pas de l'édition scientifique stricto sangsue, c'est un milieu que je ne connais pas. Je crois néanmoins savoir que dans ces parages les auteurs sont de plus en plus souvent les compositeurs et jouissent par conséquent d'une agréable liberté…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 30 novembre 1998
Sur. — Typographe, typographie, typogramme

[Jean Fontaine]

Y en a-t-il parmi vous qui portent le titre « typographe » sur leur carte de visite ?

Pas moi… D'ailleurs, je n'ai plus de cartes de visite…

Sinon, comment vous définissez-vous lors des dîners en ville (et des bouffes typo)?

Orthotypographe, bien sûr !… Enfin, il me semble que je pourrais balancer ça pour intriguer le bourgeois…

Est-ce qu'en 1998 le terme « typographe » a une signification précise ou bien est-il un générique passe-partout ?

Devine…

Tiens, ça pourrait être la toute première question de la FAQ, ça : « Qu'entend-on aujourd'hui par "typographie" et "typographe" ? »

À mon avis, il est plus facile aujourd'hui de définir la typographie que le typographe…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 décembre 1998
Sur. — TDC 45

Pour en revenir au « nombre » de créateurs de caractères inscrits dans les compétitions internationales, je trouve que la faiblesse de la participation française est une excellente chose, un symptôme de santé mentale… Elle prouve que la création typographique n'est pas encore (je sais, ça vient…) considérée ici comme un loisir, un passe-temps, un hobby… comme l'était, par exemple, la photographie d'art dans les années cinquante (et là nous étions très atteints)… Des dizaines de milliers de petits Garamonds de par le monde… dont chacun peut sortir une dizaine de polices par an ? Si ce n'était pas si rigolo, ça mériterait d'être analysé sérieusement…

Tiens, faisons un rêve absurde… Imaginons que ce cher Claude revienne parmi nous et découvre avec ravissement que Fontographer est plus facile à manier que le burin et la lime. Eh bien, je m'avance peut-être, mais je suis bien certain qu'au terme de sa nouvelle vie le nombre de ses créations électroniques serait certes supérieur à celui de ses gravures… mais ridiculement faible en regard de la production de nos amateurs pressés…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 décembre 1998
Sur. — TDC 45

Peut-être l'ignorez-vous, mais pour bien admirer ce qui est admirable il n'est pas inutile de mépriser ce qui est méprisable. Cela aide grandement à s'y retrouver.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 décembre 1998
Sur. — Relookage des polices existantes

Jean Croupier-Relax

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 décembre 1998
Sur. — Provoc 1.

Il me semble qu'ici nous sommes tous d'accord pour croire encore qu'un texte composé n'est pas avant tout destiné à être vu (Ah ! le beau gris !) mais à être lu.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 décembre 1998
Sur. — Provoking Jean-Pierre *(was Re: Hanging ponctuation (was Fucking Fernand (was …*

Quand je lis, mon œil suit la ligne, les lignes du texte… il est donc judicieux que les caractères posés sur la ligne de base mais qui manquent d'assise soient placés de telle sorte qu'ils n'apparaissent pas à nos faibles yeux comme plus hauts que leurs copains… Cela contrarierait la fluidité de la lecture. En revanche, quand je lis, mon œil ne se promène pas le long des marges de gauche et de droite… Dès lors, il n'en a strictement rien à foutre si l'alignement vertical n'est pas « optiquement » rigoureux au micron près… Attention ! Provoc sévère ! Cette obsession de la rectitude « optique » absolue des fers est un hochet pour ceux qui ne lisent pas et se contentent d'admirer les pavés… C'est un credo pour secte paoïste… Le slogan de ma chapelle est un peu différent : Sous les pavés, le texte !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 janvier 1999
Sur. — Tirets d'incise

On disserte sur les microns de l'alignement vertical mais on n'hésiterait pas à « figer » la compo sur une longueur valant au bas mot PLUSIEURS cadratins (eh oui ! tiret + espace + mot bref ou portion de mot sécable + éventuelle div !) ? Cas « typique » :

— joyau !… —

En cas de besoin pressant, qu'est-ce qui est sécable ? Pour moi, pas d'hésitation… les deux espaces internes des tirets (et évidemment… les deux espaces externes…) !

D'accord pour brider les minables tirets sur demi-cadratin, mais pas les vrais tirets ! Ils sont suffisamment forts pour remplir clairement leur office où qu'ils se trouvent. Accordons-leur un peu d'autonomie. Sauf, bien sûr, dans quelques cas particuliers, à commencer par celui que tu as mentionné (—,). Bref, une fois de plus, c'est l'I.N. qui est dans le vrai en « préconisant » des espaces sécables, même si ce vrai est un peu partiel… Impossible, ici encore, d'énoncer une « règle tout-terrain » qui satisfasse les néophytes et les amateurs de néofitness. Préférons la vraie finesse. Insécabilité tant que c'est possible… mais oublions-la dès qu'elle risque de foutre le bordel et que la sécabilité n'engendre pas d'horreur…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 janvier 1999
Sur. — Méron sur tirets (Ou : Tirez sur Méron)

Pour résumer, le tiret sur demi-cadratin porte un nom un peu trompeur. C'est en « principe » (histoire d'en placer un) un trait d'union faible… et exceptionnellement un ersatz rabougri du vrai tiret.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 14 janvier 1999
Sur. — Cardiaque ou ordiaque

[Benoît Leraillez]

J'ai honte, mais alors…

Faut pas ! On a tous écrit des conneries un jour ou l'autre ! Tiens, moi, c'est tous les jours !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 24 janvier 1999
Sur. — Trop parfait ?

Il est vrai que beaucoup de compositions imprimées aujourd'hui sont « froides », sans surprise ni esprit, mais cela ne tient pas essentiellement à la netteté « intrinsèque » ou « possible » du contour des caractères.

[…]

L'ennui visuel n'est pas engendré par la prétendue netteté des électrocaractères mais par leur composition et par la mise en pages, c'est-à-dire par la gestion logicielle, à la fois rigide et molle, multiforme dans l'uniformité, intransigeante et incomplète, facile et pinailleuse, d'une précision délirante dans l'approximation.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 janvier 1999
Sur. — Trop parfait ?

[Jean-Denis Rondinet]

Les lettres-transferts, par exemple… Une bien pénible époque ! Qui peut se vanter d'en avoir tiré le moindre plaisir, que ce soit à la fabrication ou à la lecture ?

… et à l'achat !!!!!!!!!!!!!!

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 février 1999
Sur. — Qualité & typographie

[Jean Laferrière]

Il existe un logiciel qui contrôle la typographie et les règles de grammaire de façon absolue.

Si la grammaire et la typographie avaient un quelconque rapport avec l'absolu, tout irait pour le mieux dans notre monde. Le logiciel dont vous parlez est effectivement extraordinaire : il est véloce, bien conçu, tout ce que vous voudrez… Il n'empêche que je passe une partie de mes jours et de mes nuits à récrire des textes qui sont passés sous son contrôle absolu. Vous n'imaginez pas la surprise d'un auteur à qui l'on annonce que sa progéniture, certifiée viable par Pro truc et dont il est si fier, requiert les soins intensifs généralement accordés aux

prématurés. Il arrive aussi que je me farcisse des épreuves certifiées impeccables par des typographes et leurs logiciels. Travail au neuneuil et même aux deuzyeux (ainsi qu'à la mimine), les seuls instruments appropriés… puisque ce sont également ceux des lecteurs. Léger détail que l'on oublie souvent.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 février 1999
Sur. — Altern-B en danger de mort

La typographie a tout connu et, en mettant des œillères bien adaptées, on peut tout lui faire incarner, selon les époques : l'humanisme, la Réforme, les Lumières, la Révolution, les idées libertaires, la Résistance, le dogmatisme, l'obscurantisme, le conservatisme, la réaction, la collaboration… C'est vrai qu'il y a eu dans les ATELIERS des typos gentiment anars et des combattants de la liberté… mais prenez tous les grands noms de la typographie française depuis l'origine (et singulièrement depuis le début du XIXe siècle) : vous aurez du mal à trouver beaucoup d'hommes de progrès… C'est triste, mais c'est comme ça… Les Didot, Thibaudeau, Audin, Vox et Cie… des révolutionnaires ? Bon, d'accord, il vaut mieux vivre en croyant que la typo c'est un humaniste cramant sur son bûcher ou les héros de la Résistance… et pi qu'les zautres comptent pour du beurre. Cela m'arrive, mais faut que j'aie un coup dans le nez et que je sois au milieu de camarades dans le même état…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 mars 1999
Sur. — Ponctuation et guillemets

[Jean-Denis Rondinet]
Je ne sais jamais quand tu es sérieux et quand tu blagues !
Moi non plus…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 mars 1999
Sur. — Ponctuation et guillemets

Pas de quiproquo ! Je ne dis pas qu'il faut nécessairement respecter les règles. Je pense même le contraire : connaître la règle du jeu

est indispensable pour bien l'enfreindre, pour bien tricher. Tu sais, la plupart des prétendues « modalités d'expression » sont de simples fautes. Surtout dans les textes où « expression » est un bien grand mot… c'est-à-dire dans 99,999 % des textes.

[…]

Il faut faire confiance aux lecteurs (il y a parmi eux des types assez fins). C'est des auteurs qu'il faut se méfier…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 mars 1999
Sur. — Ponctuation et guillemets

[Philippe Jallon]

Je lui préférerais le schéma ci-dessous : « Phrase 1. Phrase 2. Phrase 3. » (Auteur, Référence.) Phrase suivante. Une telle fantaisie recueillera-t-elle l'assentiment — rondinesque et lacroussien ?

Nihil obstat.

(Te bile pas, je viens d'excommunier le cardinal Rondini [pour usage non canonique d'une servante canonique]).

J.-P. III

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 mars 1999
Sur. — Typographie et apocryphie

[Jacques André]

C'est bien pourquoi je dis que les connotations typographiques, ou les smileys, c'est la même chose : ras le bol !

Ça tombe bien, ici nous parlons surtout des dénotations typographiques (si tu me lances sur les connotations des points de suspension, je vais choper des ampoules sous les doigts…).

Je suis toutefois d'accord avec toi et, comme je te l'ai écrit à propos des signes de correction, je crois qu'il ne faut pas attribuer à ces petits traits rustiques des rôles trop lourds. C'est vrai aussi pour certains signes de ponctuation. Commençons par comprendre à quoi ils servent.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 mars 1999
Sur. — Abréviations courantes

Bon, si je comprends bien, tu as rejoint le camp de ceux qui ont décidé de ne plus se fatiguer avec les sigles et qui confient au lecteur le soin de faire leur boulot… Je ne te félicite pas…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 mars 1999
Sur. — Mmes, Mlles et MM.

[Jacques Melot]

En effet, la fréquence de Mr augmente manifestement avec celle de la présence de l'anglais.

Je pense exactement le contraire… Plus les francophones auront une connaissance (même médiocre) de l'anglais, plus ils auront instinctivement tendance à considérer l'abréviation française « M^{r} » comme un anglicisme… et plus ils seront enclins à croire que l'inepte « M. » est la seule forme française admissible.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 mars 1999
Sur. — Édition & qualité

Quand l'ambiguïté ne peut être levée que par une profusion hideuse et proprement « illogique » de signes de ponctuation, y a pas de mystère : la phrase est mal foutue, faut la récrire…

Je suis certain que nous sommes d'accord sur ce point… Ne tripotons pas les conventions typographiques dans l'unique dessein de fournir des béquilles aux maladroits.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 mars 1999
Sur. — Édition & qualité

S'agissant de l'histoire et des divers emplois de nos signes typographiques, quoi que l'on signale, il y a de fortes chances pour que quelqu'un s'en soit déjà chargé au cours des cinq siècles précédents…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 18 mars 1999
Sur. — Édition & qualité

S'imaginer que la ponctuation va rendre présentables des phrases mal bâties est une croyance qui relève du charlatanisme. Une phrase « saine » peut être surponctuée. Un bordel noir, non : s'il a reçu la ponctuation qu'il mérite, il grouille nécessairement de signes.

[…]

Surcoder, c'est prendre le lecteur pour un con.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 29 mars 1999
Sur. — Cerise

[Philippe Jallon]

4. enfin, c'est une liste qui n'a pas la notoriété qu'elle devrait avoir.

Heureusement…

Pour vivre heureux, vivons cachés.

Crois-tu que ceux qui ont des choses à dire sur la typo se comptent par centaines ? et par milliers ceux qui s'y intéressent « véritablement » ?

Non, ce n'est pas une provoc élitiste. C'est une conception raisonnable… Une liste comme la nôtre n'est pas une tribune. Ici, des individus dialoguent. Ici, il n'y a pas de lecteurs, il n'y a que des correspondants effectifs ou potentiels. C'est mieux. Il n'y a pas de « public ». S'il y en avait un, j'irais voir ailleurs s'il n'y est pas.

Nous ne prêchons pas, nous ne donnons pas de cours, nous n'avons rien à vendre. Nous échangeons des propos, des avis, de bonnes ou de mauvaises blagues, parfois quelques idées. Qui veut venir vient. Qui veut ouvrir sa gueule l'ouvre. Qui veut se casser se casse. Ne sombrons pas dans l'illusion internautique. Personne n'est impatient de nous entendre. Pour le plaisir, nous faisons quelques bulles de savon. L'éphémère est leur seul charme. (C'est une des raisons qui font que je ne suis guère enthousiasmé par les FAQ.)

Je vais te dire… Quiconque souhaite PARTAGER son savoir ou sa passion typographique et dispose d'un accès à l'Internet depuis plus de six mois… et n'a pas encore découvert notre liste est un mauvais… Reste une autre catégorie : ceux que le partage et l'échange ne séduisent pas. Eh bien ! ceux-là, je ne vois pas bien pourquoi nous tenterions de les recruter.

Je viens de me relire, pour une fois.

Je me suis trompé : il y a un chouïa de provoc dans tout ça…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er avril 1999
Sur. — La veuve et/ou l'orphelin

Pour l'heure, et en gros, oui, très grossièrement, nous avons à gauche, pour la veuve en haut, l'équipe Webster-Bringhurst… et à droite, pour la veuve en bas, l'équipe Perrousseaux-Guéry. Je crains qu'à moins de prompts renforts le match ne soit très déséquilibré. Mais on ne sait jamais, une surprise est toujours possible… J'dis ça… mais si un veuvedubassiste nous ramène une *dream team*, j'aurai pas l'air con…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 mai 1999
Sur. — Colloque École Estienne

S'imaginer que la méconnaissance des conventions typographiques est un paramètre essentiel pour expliquer une prétendue dégradation de la « chose imprimée » (quelle qu'elle soit) est une erreur grôssiaire (sur tous les plans) ou une quête d'alibi facile. Avant d'apprendre où placer les caps ou les nombres en chiffres romains, apprenons à écrire. La soif de connaissances anecdotiques (typographiques) s'explique aisément, mais jamais un coup de deleatur n'abolira le bazar.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 21 mai 1999
Sur. — La compo des pages jaunes sur Internet

La livraison ? C'est pour le 15, rue des Pommes…

— Ça va, j'ai le temps…

— ?…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er juillet 1999
Sur. — FAQ, section caps accentuées

N'oubliez jamais qu'une FAQ est avant tout destinée à éliminer les questions qui n'intéressent pas (ou plus) les abonnés. La vouloir la plus complète possible, exhaustive quoi… serait un assez sûr moyen de plonger la liste dans un réjouissant silence de mort.

Cette liste est essentiellement fréquentée par des professionnels et par des amateurs très éclairés : qui cherche ici des réponses toutes faites ? Des certitudes, il en traîne partout, dans le premier manuel venu, dans les innombrables codes, dans le moindre monologue. Ce qui m'intéresse en ce lieu, c'est la confrontation des points de vue, le dialogue, le débat ou, pour employer des mots plus creux encore, l'enrichissement réciproque, dynamique et perpétuel… bref, le contraire des Formulations Abusivement Quintessenciées…

Nous ne sommes pas une académie, un club corporatiste, une secte avec ses dignitaires et sa chancellerie, mais un salon ouvert à tous… ou, pour faire plaisir à Jacques André, un petit troquet sympathique avec des tas d'habitués courtois et compétents, dont quelques piliers de bar parfois prolixes. C'est beaucoup mieux. Bon, au mur, je verrais bien une affichette répondant aux quelques « questions à ne pas poser parce qu'elles font chier tout le monde depuis longtemps », ça, oui… et un glossaire (J. A. ?…), histoire de pouvoir converser peinardement.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 juillet 1999
Sur. — FAQ, section caps accentuées

Quant à la grande FAQ bien dodue, bien replète, richement pourvue, je crois qu'elle existe déjà, qu'elle s'enrichit quotidiennement et qu'elle s'appelle « archives ».

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 juillet 1999
Sur. — Devoir de vacances

Imagine que tu aies à déduire et à reconstituer nos conventions orthotypographiques à partir d'un numéro de *Libération*… Ça fout les boules…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 septembre 1999
Sur. — Des *dingbats* ou je meurs
[Dominique Florentin]
J'avais oublié de préciser que je suis XPress Mac 3.32.
Enchanté.
J.-P. 50

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 octobre 1999
Sur. — Petit test
[Patrick Blart]
5. Y a-t-il d'autres façons de faire ressortir un mot d'un texte que l'utilisation du gras (ou l'augmentation de la graisse)?
Oui : le choisir avec soin pour qu'il réponde à cet objectif. En cas d'échec (admis, assumé, revendiqué), se rabattre sur les artifices typographiques…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 octobre 1999
Sur. — [Corr] Livre électronique bon/mauvais ?
Un « problème » dont la « solution » est dans un dictionnaire n'est pas un problème.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 octobre 1999
Sur. — Ex-URSS
[Olivier Randier]
Jacques André évoque cette pratique très américaine dans un article sur les petites caps comme une façon de préserver le gris typo. Comme JiPé, je suis très sceptique sur ce qui n'est qu'un camouflage d'une mauvaise manie de mettre des sigles partout.
Je ne suis pas sceptique ! Je trouve cette pratique débile et immonde !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 octobre 1999
Sur. — [XP] et fr.comp.pao

[Olivier Randier]

À part Patrick Cazaux, personne n'a répondu à ma suggestion. Personne n'a donc d'objection ?

Si. J'en ai au moins une, et de taille. Ne me demande surtout pas laquelle : je serais contraint d'écrire ce que je pense.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 octobre 1999
Sur. — Nombre div.

[Gilles Pérez-Lambert]

Voilà la situation. C'est une phrase en début de paragraphe.

Ah ! je n'avais pas envisagé cette douloureuse éventualité… Ma malédiction s'éteint illico, et une autre la remplace, car il n'y a pas grand-chose à tenter, sinon prier pour que disparaissent au plus tôt les amateurs de mots composés à la con.

Trop serré, c'est quoi et combien ?

C'est comme pour vos pantalons, à vous de voir.

Expliquez-moi comment vous faites quand une situation vraiment impossible se présente.

Je fais comme vous et comme tout le monde : selon les cas, j'emprunte la moins mauvaise des issues ou la seule qui soit disponible. Pour être plus précis et plus honnête : je m'efforce de ne pas demander l'impossible… surtout quand c'est à moi qu'incombe la charge de le mettre au monde.

Mais il ne s'agit pas de conditions de travail dans mon cas !

Oc, oc, mais ce n'est pas ce que j'ai tenté de dire. Il est vrai que la transition entre votre exemple et ma tirade ayatollesque généreusement généralisatrice fut plutôt abrupte…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 novembre 1999
Sur. — Catalogues de fontes et Plantin pour maths (was: Questions)

[Olivier Randier]

Désolé d'étaler mon inculture : c'est qui, Moretus ?

Jean Moerentorf, dit Moretus, gendre de Christophe Plantin.

Celui-ci le décrit comme « ung jeune homme assés expert et bien entendant les langues Grecque, Latine, Espagnole, Italienne, Françoise, Allemande et Flamande »… Bref, un typochose tel qu'on n'en rencontre plus depuis longtemps…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 1999
Sur. — Capitale ou bas-de-casse ?

L'impeccable composition des noms de navires est une horreur où se mêlent des traditions maritimes et typographiques, c'est dire si l'incohérence y est de règle…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 1999
Sur. — [FAQ] Gasp !

[Franck Pommereau]

Les alinéas (ou paragraphes, on ne va pas se battre :-)

Si… justement, je suis prêt à me battre… car cette distinction est essentielle ! C'est bien parce qu'ils l'ignorent que Perrousseaux et d'autres (ici même…) racontent n'importe quoi.

Elle est si importante, si liée à la structure d'un texte donné, qu'elle ne dépend pas des typographes d'hier ou d'aujourd'hui… Heureusement… Manquerait plus que ça… Et si on leur demandait de décider ce qu'est un chapitre ? ou une phrase ?

Ou un vers ? Dieu que les « paragraphes » sont nombreux dans la poésie !… À n'y pas croire…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 29 novembre 1999
Sur. — Livre électronique suite et fin (?)

[Pierre Hallet]

Àmha toujours, l'« opposition » au livre-é est un combat d'arrière-garde.

Il n'y a pas d'« opposition » raisonnable au livre électronique. Il arrive, encore maladroit, minable, sans charme (j'en parle à l'aise, je n'en ai jamais vu…), mais il grandira, c'est certain. De ce point de vue, vous avez raison. Quelles formes adoptera-t-il ? Bien malin celui qui aujourd'hui le sait. Tant qu'il s'affichera sur un écran, il ne sera rien d'autre qu'un fichier électronique, c'est-à-dire pas grand-chose de réellement nouveau, et son « lecteur » ne sera rien d'autre qu'un baladeur, d'autres intervenants l'ont à juste titre souligné. À mon sens (qui n'est pas celui d'un prophète…), la véritable révolution technique sera celle du papier (ou de l'encre…) électronique… et là tout ou presque sera possible, donc envisageable, y compris pour l'écriture manuscrite… Quand ? Dans dix ans, dans cinquante ans ? Peu importe, nous (et pour certains… nos enfants…) verrons bien… Que faut-il craindre ? Sur ce point, je suis en désaccord avec vous… Ce n'est pas la perte de conventions qui est à redouter… mais la pérennité de certaines d'entre elles… Phénomène classique, il est peu probable que nous y échappions… L'anecdote visuelle sera d'un grand secours pour donner l'illusion d'une continuité sans faille, pour faire du rejeton malingre le digne héritier des incunables ou des avatars jeandebonnesques… Dans cinquante ans ou dans un siècle, quelles que soient la nature et la forme du support, nous aurons sûrement des esthètes pour préconiser un empagement fidèle aux tracés canoniques…

Comme je vous l'ai dit en privé, la question que vous posez est fondamentale et devrait préoccuper tous ceux qui de près ou de loin s'intéressent à la typographie (qui n'est rien d'autre que la composition de l'écrit). Toutes les conventions typographiques ne sont pas logées à la même enseigne : certaines sont étroitement liées à une langue (les seules qui m'intéressent…), d'autres découlent de contraintes ou de choix techniques liés à la nature du support et aux moyens de reproduction. Gardons-nous de les mélanger (l'urgence consisterait même à les distinguer…) et plus encore de vouloir les sauver (ou les condamner…) toutes…

On pourrait supposer que les premières sont solides, à l'abri des vicissitudes et des évolutions techniques, et que les secondes

connaissent des mises en cause et des adaptations périodiques. Eh bien, c'est souvent le contraire que l'on observe… Les plus atrocement malmenées sont les premières… Parmi les secondes, certaines survivent gentiment aux causes qui les engendrèrent… Le phénomène n'est pas nouveau, mais son intensité d'aujourd'hui s'explique en partie par la formation des professionnels de la publication assistée…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 décembre 1999
Sur. — Parenthèses et gras

[Jacques André]

Si ce bout de texte est en gras, les parenthèses doivent-elles être en gras ? (si si, il y a des cas, rares il est vrai, où ça arrive).

Oui, parenthèses grasses, mais j'espère bien qu'ils sont rares, tes cas…

Parce que, hormis les entrées de glossaire ou quelques cas similaires, j'ai quelque peine à saisir l'astuce… Si un fragment de texte est en gras (pouah…), c'est qu'il est salement important, first class, à ne pas manquer… et s'il est si important que ça… qu'est-ce qu'il fout entre parenthèses ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 décembre 1999
Sur. — Parenthèses et gras

[Philippe Jallon]

Pour d'évidentes raison esthétiques, seul le sigle ou l'acronyme était mis en gras.

Je ne te demanderai pas de préciser ta conception de l'« esthétique » (cela nous entraînerait trop loin) mais celle de l'« évidence »…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 23 décembre 1999
Sur. — Lisibilité

L'orthotypographie a des contours flous… le cul entre le fauteuil de la langue écrite et le tabouret de la typographie…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 21 janvier 2000
Sur. — Nom de ville composé

Aux chiottes la Poste et ses recommandations absurdes ! J'ai toujours mis des traits d'union, des apostrophes, des caps accentuées, et mon courrier est toujours arrivé.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 21 janvier 2000
Sur. — Composition des titres d'œuvres

Je crois plutôt que les habitudes de classement des bibliothécaires et des documentalistes ignorent tout des conventions typographiques… ce qui est d'un charme achevé, dès lors qu'il s'agit de classer des ouvrages composés et imprimés… À cet égard, les normes de l'Afnor (Z44) sont d'étonnants recueils d'histoires drôles… (Afnorana ?)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 22 janvier 2000
Sur. — Composition des titres d'œuvres

[Jacques André]

Humour facile mais

L'humour est toujours facile. Surtout celui des autres…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 24 janvier 2000
Sur. — Compo des titres d'œuvres

[Olivier Randier]

2.b. Le titre n'est pas une phrase verbale : Dans ce cas, on porte la capitale sur le premier substantif et, éventuellement, sur l'adjectif qui le précède.

Pas seulement… N'oublie pas *les Très Riches Débats de la liste typodingue* ou *les Plus Belles Histoires de l'oncle Olivier*…

Par ailleurs, exprimée ainsi (place de *éventuellement*), ta règle est bien étrange…

« *l'auteur du* Contrat social… » → Contrat social (le)

Aaaargh… *Du contrat social* !

mais je crois que les règles précédentes sont assez consensuelles.

Non, justement… Relis ce qui s'est écrit ici… Elles te conviennent et, en très gros, pourraient me convenir… mais elles ne reflètent pas la

diversité des opinions exprimées ici. Je crois sincèrement qu'il serait abusif d'en faire un article de FAQ prétendant exprimer LA position de LA liste. Cela s'applique d'ailleurs à la plupart des sujets abordés ici… Je pense que le problème du *statut* de cette FAQ est loin d'être résolu.

C'est là-dessus que portait ma question : J.-P. m'a donné son avis, mais ne l'a pas expliqué. Je comprends les Trois Mousquetaires, *mais pas* Deux Cavaliers de l'orage.

Parce que tu as le nez collé sur les titres d'œuvres, ce qui te fait oublier une des « tendances lourdes » de l'orthotypographie française : la capitalisation systématique de l'initiale des adjectifs antéposés dans les dénominations propres. D'où le malaise face à la décapitalisation du substantif derrière un adjectif capitalisé…

Il ne suffit pas de donner à une convention une cohérence interne (ce qui est très facile mais dangereusement pervers), il faut s'assurer de son harmonie avec l'ensemble du système…

C'est pourquoi je ne suis pas favorable aux constructions (codes, FAQ…) montées brique par brique, sans conception d'ensemble. J'y suis même franchement hostile, tu le sais bien… car elles confortent le sentiment général : les conventions orthotypographiques seraient une accumulation de règles arbitraires… Il se trouve que je pense exactement le contraire…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 24 janvier 2000
Sur. — Composition des titres d'œuvres

Si vous classez *Viet-Nam, terre de contrastes* après *Vie zozotante*, pourquoi ne pas classer *La Fontaine* avant *Lafayette* ?… Cherchez dans un dictionnaire l'adjectif qui me qualifie le mieux : vous le trouverez entre les locutions *in vitro* et *in vivo*…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 24 janvier 2000
Sur. — Composition des titres d'œuvres

Inutile d'imposer au lecteur des complications inutiles. Il y en a suffisamment d'indispensables…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 janvier 2000
Sur. — Bacchus, etc. [long ! et plus !]

Il n'y a pas de « code » typographique. Plus important encore : les conventions orthotypographiques ne se trouvent pas QUE dans les prétendus « codes »… Quantité de conventions dites typographiques ne dépendent plus des seuls « typographes » (au sens large)… même si ce sont leurs prédécesseurs qui les conçurent et, heureusement, les imposèrent.

Là réside l'erreur fondamentale de ceux qui veulent « réformer » un machin qui n'existe pas… ou de « moderniser » un ensemble de conventions qui ne dépendent plus d'eux depuis longtemps. Cela ne signifie pas qu'il faille se résigner au vieillissement et à la détérioration du système… mais, si tu veux mon avis, tant qu'ils raisonneront en termes de « code typographique », ils seront condamnés aux réunions stériles et à l'échec. C'est une vision de garagiste. Ah ! y a un truc qui fait un bruit bizarre ici, on répare ou on change la pièce.

Bref, dans l'affaire, ce qui déconne le plus, ce n'est pas le système…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 février 2000
Sur. — [Orthotypo] Les « trois mondes »

En admettant que ces trois « mondes » aient une existence quelconque :

— lorsque le « monde » de l'écrit écrit, c'est de l'écrit ;
— lorsque le « monde » de l'informatique écrit, c'est de l'écrit ;
— lorsque le « monde » de l'image écrit, c'est de l'écrit.

L'« autonomie » qu'en tant que « représentants » du premier monde vous attribuez généreusement aux deux autres est un piège mortel. Vous vous placez en position de « négociateurs ». Or, il n'y a rien à négocier…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 mars 2000
Sur. — [Corlog] ProLexis

[Alain Hurtig]

Là où c'est plus intéressant, c'est que ProLexis n'a effectivement aucun point de vue intelligent sur la capitalisation.

Il n'est pas le seul…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 15 mars 2000
Sur. — Police sobre

[Olivier Randier]

Par contre, le Janson a des accents plus « solides », mais pas aplatis sur les caps.

Défaut rédhibitoire ! qui explique l'élimination de ce valeureux concurrent. En outre, je hais son *t*… et son *E* me gonfle. Quant à son obèle ! T'as vu son obèle ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 1er juin 2000
Sur. — Premier sinistre : toujours les caps

On ne met jamais de cap à « ministre »… sauf quand on s'adresse personnellement à un ministre que l'on respecte ou dont on souhaite obtenir quelque chose…

Quant au premier d'entre eux, la graphie particulière de sa fonction est cautionnée par une tradition qui remonte loin. Qui s'étonne du Premier consul ?

Il est vrai que c'est une entorse à une tendance lourde (« malaise face à la décapitalisation du substantif derrière un adjectif capitalisé »)… mais elle en respecte une autre, bien souvent contradictoire dès lors qu'il ne s'agit plus de lieux, d'institutions ou d'événement, mais de personnes : le peu de goût des Français républicains pour la multiplication flagorneuse des majuscules dans la graphie des titres et des fonctions. Et puis, y a l'équilibre institutionnel… Le président de la République n'a droit qu'à une cap (tu me diras qu'aujourd'hui c'est encore trop…) ; en face, un « Premier Ministre » la foutrait mal… La graphie « premier ministre » a ses partisans, mais elle est à la fois maigrelette,

ce qui n'est pas bien grave, et surtout ambiguë : « Qui sera le premier ministre capable de réformer la typographie ? » Cela suffit à la condamner définitivement.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 juillet 2000
Sur. — Tableaux de caractères Unicode annotés ainsi que lexique et glossaire

Par ailleurs… même si c'est un peu hors sujet et si Patrick Andries n'est pas responsable de cette orientation (et des oublis historiques, des trous vertigineux), j'aimerais bien que l'on discute un peu ici de l'idéologie unicodienne… Perso, étant parfois finkielkrautien et ne résistant jamais aux séductions de l'outrance, j'y vois une nouvelle illustration de la « défaite de la pensée »… Dommage que les Phéniciens n'intéressent pas les ethnologues…

> **De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 juillet 2000**
> **Sur. — Tableaux de caractères Unicode annotés ainsi que lexique et glossaire**
>
> Première salve : je pense que l'oubli de l'histoire et de la philologie combiné à l'influence de deux des disciplines les plus surévaluées du temps, l'ethnologie et la linguistique, explique en grande partie les erreurs et les déséquilibres unicodiens.
>
> Encore une fois, Patrick Andries n'est pas en cause, et, encore une fois, nous ne le remercierons jamais assez. Le mal est à la source… et, des espaces aux chiffres romains, du « casseau » aux ligatures, ses légions sont à l'œuvre, invincibles. Pas dramatique. Ici comme ailleurs, nous survivrons. Et puis… en dépit de ses tares congénitales, Unicode sera quand même un progrès, un grand progrès…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 septembre 2000
Sur. — ON A TEMPETE

[Pierre Schweitzer]

À mon avis, tout le monde sait *que Eve et Etienne n'ont pas les mêmes accents sur leur* e *initial.*

Admettons que ce savoir soit universellement acquis. Il ne concerne que deux exemples, habilement choisis parmi les mieux connus. Je ne vous ferai pas le coup inverse en appelant à la rescousse des noms propres rares ou très exotiques… ce qui pourtant suffirait à ruiner votre argumentation… Prenons simplement une muse, elle aussi bien connue… et sondons nos voisins, nos amis, les passants… Combien d'*Erato* ? Combien d'*Érato* ?

Autre chose, que l'on oublie parfois… La non-capitalisation des majuscules est également dangereuse pour les majuscules non accentuées ! Elle est à l'origine de nombreuses graphies fautives ! À force de voir des *Etienne* ou des *Etats* pour *Étienne* ou *États*, le lecteur, pas contrariant, se dit que *Eluard* ou *Eliade* sont là pour *Éluard* ou *Éliade*… Je ne le blâme pas : certains font tout pour qu'il se plante, et c'est eux que je blâme…

Est-ce une faute d'avoir un peu de mal, de traîner un peu les pieds, à se défaire de ces habitudes-là ?

Certes non, mais la nostalgie vous fait oublier l'essentiel. Un *Eté* ne me dérangerait pas trop (un peu, quand même…). Un *ETÉ*, si. Énormément, au même titre qu'un *ELÉPHANT*. Mais… me diront certains théoriciens de l'abracadabradantesque [non-]accentuation alternative, en toutes caps, on écrit *ÉTÉ* ! Ce à quoi je répondrai : faites, mes amis, faites comme bon vous semble, moi, j'ai un petit coup de fatigue, je vais me pieuter…

Et là j'en arrive au deuxième aspect, tout aussi commun mais carrément contemporain. Aujourd'hui, on écrit de plus en plus avec un clavier.

Oui, mais là vous adoptez un point de vue de scripteur… ce qui est la dernière des choses à faire quand il s'agit d'orthotypographie…

été, Eté, ÉTÉ ! éléphant, Eléphant, ÉLÉPHANT !

é, E, É. Vous avez raison. é, E, É. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

è, E, È. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

ê, E, Ê. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

ô, O, Ô. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux du mal !

(Le Bourgeois typographe.)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 septembre 2000
Sur. — ON A TEMPETE

[Ducon]

La non-capitalisation des majuscules est également dangereuse pour les majuscules non accentuées !

Brillant… Fallait le faire… Lire, évidemment :

La non-accentuation des majuscules est également dangereuse pour les majuscules non accentuées !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 octobre 2000
Sur. — À propos de ponctuation et d'espace

[Gilles Pérez-Lambert]

Voilà ce qu'écrit une maison d'édition à ses auteurs (ou metteurs en pages, selon) : […]

Des noms ! Des adresses !

Et allons les couvrir de plomb en fusion et de plumes acérées !

Et allons les pendre !

Ceci est sublime, sublimement con : « […] Nous avons choisi quelques règles simples qui ne suivent pas forcément celles de la typographie française mais qui ont le mérite de diminuer les erreurs […]. »

Eurêka ! Vive la science et les éditeurs scientifiques ! Afin de diminuer les erreurs [*sic*], multiplions-les ! Mieux, dissocions nettement, définitivement « langue écrite » et « orthotypographie » ! Y a une collection consacrée à la linguistique, chez ces zèbres ?

Après Jourdain, Diafoirus ! Mon Dieu, que la vie est belle et que cette fin de siècle est divertissante !

(J'espère ne pas être sur le carnet d'adresses de ces braves gens…)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 octobre 2000
Sur. — Ponctuation et espaces

[Jérôme Oudin]

Les lois et règlements sont nécessaires, sans eux il n'y aurait pas possibilité de transgression.

Cela est certain, beau et même fondamental. Toutefois, d'autres raisons motivent quelques règles. Si celle que vous évoquez était isolée, sa beauté ne la mettrait pas à l'abri du néant. Plus la règle exceptionnellement transgressée est motivée, plus l'exceptionnelle transgression motivée est belle. On appelle cela un écart maîtrisé. Les transgressions systématiques (volontaires ou non) de règles ou de conventions motivées, c'est autre chose. La plupart portent un nom malsonnant.

Quant à l'abandon de règles ou de conventions typographiques non motivées ou démotivées, c'est encore autre chose et, le plus souvent, ce n'est plus une transgression.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 16 octobre 2000
Sur. — Ponctuation, lit. comp. (était 2 petites questions)

[Jef Tombeur, citant Jean Méron]

« La langue est faite pour l'homme et non l'homme pour la langue. »

Maxime plus creuse que profonde.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 novembre 2000
Sur. — Les locutions latines en abrégé ?

[Frédéric Feder]

Une petite question toute simple

Hihi…

qui concerne les locutions latines couramment utilisées telles que s.l., s.s., i.e., e.g., etc. ! Je les mets (évidemment) en italique mais je me demande s'il y a des règles pour les écrire en toutes lettres ou pas… et quand.

D'abord, deux rappels…

1. La caractéristique fondamentale de l'abréviation (au sens strict) est de n'être qu'une réduction graphique : la forme développée est lue… sinon, il NE s'agit PAS (ou plus…) d'une abréviation, mais d'autre

chose (sigle, symbole, pitrerie hapaxienne, etc.) qui obéit à d'autres « règles »…

2. Un mot ou une expression qui sous sa forme développée se compose en italique se compose également en ital sous sa forme abrégée… sinon, il y aurait de quoi perdre son latin et quelques autres langues.

(Mon adjoint me signale ceci : Tention ! c't'une généralité valab' dans la plupart des cas, mais y a des aux culs rances particulières… i.e. « Idem », qu'est souvent épatant en rom petites caps avec grande cap initiale… forcément, pisqu'y remplace un blaze himself in little caps !)

Vos exemples appartiennent à des catégories bien différentes.

Pour moi, « s. l. » n'abrège plus une locution latine, mais « sans lieu [de publication] ». En romain, donc.

Pour « s.s. », je suis dans le flou. C'est quoi t'est-ce, n'en quel contexte ?

Si « etc. » appartient à la liste… en romain aussi. Ce n'est plus du latin, c'est du français… depuis fort longtemps.

Si vous tenez aux anglo-latinismes (à ne pas confondre avec les anglicismes latinos) « i.e. » et « e.g. », problème… et pas simple… Why ? Primo, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse encore d'abréviations pour les francophones (ni pour la plupart des anglophones et assimilés, mais ce n'est pas notre problème…). Rares sont ceux qui liront ET prononceront « id est » et « exempli gratia ». Nous avons donc affaire à d'étranges symboles (au mieux… quand le « sens » est perçu…), ou à des sigles insensés (hiheu, eugé…), ou à des ognis (objets graphiques non identifiés). Deuzio, les anglophones composent ces deux abréviations en romain (alors qu'il composent — les bons, parce qu'il y a aussi des mauvais chez eux, et en nombre… —, par exemple et comme nous, « et al. » ou « op. cit. » en ital… mais, là encore, c'est leur problème) et sans espace entre les éléments. Or, dans les textes composés en français, l'emploi de plus en plus fréquent de ces fausses abréviations tient plus au mimétisme irréfléchi qu'à autre chose… Donc, quitte à se conformer au modèle que l'on a « choisi » en connaissance de cause, autant s'y conformer jusqu'au bout… Dans ce secteur, je suis pour la politique

du pire… (Plus sérieusement… je vous conseille quand même l'ital…) Troizio et en conclusiondo, rien ne vaut « c.-à-d. » et « p. ex. », que tout lecteur francophone comprendra sans peine, mais qui, il est vrai ET par ce simple fait, sont infiniment moins classieux…

Pour qu'un document soit homogène, faut-il donc que toutes ces expressions soient en abrégé systématiquement ou est-ce au bon goût de chacun ?

« Chacun » a le plus souvent mauvais goût… donc, ne pas s'y fier.

Le principe (ça faisait longtemps…) est le suivant : si l'on emploie une forme abrégée dans une CIRCONSTANCE donnée, elle devra être systématiquement et obligatoirement employée dans toutes les circonstances SIMILAIRES. C'est une des « règles » les plus motivées de l'orthotypographie ! Elle aide grandement le lecteur et, contrairement aux apparences, elle est très peu contraignante, pour peu que l'on ait en permanence à l'esprit la notion de « circonstance similaire ».

(Ceci n'est évidemment pas valable pour « etc. » et pour quelques autres abrév. entrées dans l'usage courant… Il n'est pas né celui qui nous interdira d'écrire, à l'occasion, pour rire ou pour pontifier, un petit « et cætera » impromptu…)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 22 novembre 2000
Sur. — Raymond Gid

[Alain Hurtig]

Raymond Gid mérite certainement qu'on lui tire son chapeau.

Pendant une minute de silence, oui.

Et puis il aimait Raymond Lulle : ça pardonne tout, un tel amour…

Non… cela ne peut faire oublier l'exaltation de l'insignifiant et encore moins la constante anecdotisation de l'essentiel.

De la Bible à Valéry, même chanson : participer (prendre sa part) à tout prix, imprégner l'imprimé de son empreinte, et que cela se voie à des kilomètres, nom de Dieu ! c'est-à-dire, cher camarade, exactement le contraire de l'art sublime et humble du typographe. Typographistes, vous vous croyez poètes ? Soyez-le, c'est si simple.

Désolé… la mort d'un homme sympathique m'attriste, mais elle ne me fera pas chanter les louanges de la « typographie artiste », de la

typoésie, du typographisme et de toutes ces sortes de niaiseries pour bibliomanes ou pour étudiants en arts zappliqués.

(J'ai hésité à envoyer ça… Encore un coup à me faire des copains…)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 22 novembre 2000
Sur. — Raymond Gid

Loin de moi l'idée (et l'envie… et le pouvoir…) d'interdire quoi que ce soit aux typoètes, aux graphistes, aux plasticiens… J'aime beaucoup Juan Gris, surtout quand il joue avec des lettres. Cette liberté d'expression (à tous les sens du terme) que je ne dénie à personne, peut-être puis-je également en bénéficier un peu pour dire ce que je pense et en particulier ce que je pense de la typographie artistique, par exemple qu'elle est à la typographie ce que le billard artistique est au billard, une exhibition lassante de grosses ficelles ?

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 28 novembre 2000
Sur. — Mise en page ou en pages ?

Il me semble aussi que la tentation du singulier tient à la confusion de deux activités distinctes : la maquette et la mise en pages. A priori, la part dite créative ressortit « avant » tout à la maquette. La confusion tient probablement au fait que « maquettistes » désigne des gens qui le plus souvent ne font que de la mise en pages. (Attention ! Nul mépris dans cette observation ! Le grand art, la vraie création consiste souvent à bien mettre en pages à partir d'une maquette foireuse.)

Si l'on tient absolument à « mettre en page(s) » une affiche ou une étiquette de calendos, alors là… le singulier s'impose, évidemment… mais, encore une fois, faudra d'abord démontrer qu'il s'agit de pages… N'évoquons pas les « pages web », déjà que je passe pour un mec pas très à la page, inutile d'en remettre une dose…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 29 novembre 2000
Sur. — Mise en page et tirets

[Jef Tombeur]

Sur une autre liste (traducteurs), l'occasion s'est présentée de signaler le précepte de Lacroux sur la présence ou non d'une virgule après le second

*tiret d'incise… Bien plus clair que les exigences d'une « clarté du texte » (*cf. Guide du typo romand — *609).*

Mais… mes prétendus préceptes ne sont pas destinés à éclairer les ténèbres extérieures ! Puisque c'est comme ça, je me garde les autres…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 22 janvier 2001
Sur. — Titres d'œuvres et de parties d'œuvres (musicales)

[…] ce qui est commun à TOUS les « problèmes » orthotypographiques… c'est l'harmonieuse combinaison de stricts principes (parfois contradictoires mais à toujours conserver à l'esprit…) et de leur souple mise en œuvre, adaptée aux circonstances… sans je-m'en-foutisme, bien sûr, mais aussi sans raideur… ou, plus précisément, sans raideur fixée sur UN point qui n'aurait pas été défini comme essentiel, primordial… car des « points », il y en a souvent plusieurs au même endroit et qui ne sont pas toujours régis par des règles concordantes.

[…]

Non que l'orthotypographie soit compliquée… c'est le réel qui l'est… et elle ne peut le simplifier. C'est à vous de le faire, en effectuant des choix, en définissant le primordial…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 17 avril 2001
Sur. — Classifications

[Alain Hurtig]

Une classification étrange au premier abord, mais qui en vaut une autre et semblait plutôt bien fonctionner.

Que penses-tu de celle-ci ?

1. Bons caractères de labeur (rares, donc faciles à « ranger »…).
2. Bons caractères de fantaisie.
3. À jeter.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 mai 2001
Sur. — Nétiquette

[Jérôme Oudin]

Seulement voilà, dans les quotidiens les C&J se font avec un premier impératif : entrer le maximum de signes dans un minimum de place.

Non… l'impératif est de donner l'illusion de la densité en faisant entrer un maximum de signes dans un espace DONNÉ, donc de fournir les signes nécessaires à l'illusion.

Vieille ficelle : donnez l'impression que vous êtes à l'étroit, et nul ne s'imaginera que vous allongez la sauce, que vous écrivez en grande partie pour ne rien dire… ou si peu.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 19 juin 2001
Sur. — Accentuation des capitales

[Jacques Melot]

Encore une fois, les « il faut », « on doit », etc., sont à proscrire formellement.

Doit-on comprendre qu'« il faut » les proscrire ou que l'« on doit » les proscrire ?

[«] *Il faut* [»] *faire marcher sa tête, c'est tout.*

Hihi… oui, « on devrait »…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 août 2001
Sur. — Ça fait vraiment beaucoup de points !

p. 24 *sq.* → p. 24, 25.

p. 24 *sqq.* → p. 24-26 ou… p. 24-36 ou… p. 24-43 ou…

Ça prend à peine plus de place et c'est plus précis… Le lecteur est content, il sait où on l'envoie…

Les *sq.* et les *sqq.* sont d'odieux grigris de pédants-feignants…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 2 octobre 2001
Sur. — Dimensions des œuvres

[Didier Pemerle]

Je ne sais pas si on devrait savoir, mais je n'ai rien trouvé de moins crétin que ¥ converti en Symbol.

Cela n'a rien de crétin.

La preuve : c'est ce que je fais souvent…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 3 octobre 2001
Sur. — Normes de codages [Re: Dimensions des œuvres]

Est-ce que je crie au scandale quand les TeXans échangent ici des propos qui ne m'intéressent pas ? Non, je m'écrase et n'accuse personne de se croire seul au monde. Je ne défends aucun codage propriétaire, ils me font chier autant que toi (ne tiens pas compte de l'amphibologie… je parle des codages) et peut-être davantage, je n'appartiens à aucune chapelle sectaire et n'apprécie guère que l'on tente de faire accroire le contraire.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 5 novembre 2001
Sur. — Abréviation des prénoms

[Christophe Durpaire]

Je milite donc pour qu'on n'abrège plus jamais les prénoms dans les bibliographies que par exception motivée.

Nous militons dans le même parti, mais j'appartiens à l'aile dure : dans les bibliographies, je ne crois pas aux exceptions motivées… sauf à une : l'ignorance…

Exception motivée et non alibi de la « cohérence ». Or c'est ce dernier rôle qui dans bien des cas lui est secrètement conféré : sous prétexte que l'on ignore quelques prénoms, on n'emploie QUE des abréviations… car, sinon, notre ignorance serait apparente, perspective insupportable. Eh bien, non ! une bibliographie n'est pas qu'une parure, c'est un outil destiné à des tiers : elle se doit donc d'être aussi précise, aussi efficace que possible. Les prénoms devraient y figurer sous leur forme complète, et s'il en manque, tant pis, avouons notre ignorance partielle.

On pourrait penser que les « évidences » sont motivantes. C'est le contraire ! « J. Renard » et « V. Hugo » sont inadmissibles, surtout s'il s'agit de Joris Renard et de Valentine Hugo.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 2001
Sur. — Plates-formes

J'ai une théorie pour expliquer l'amour insensé que les langouistes d'aujourd'hui portent à la soudure : ces gens-là haïssent le trait d'union car c'est un signe qui ne se prononce pas, une horreur, donc, pour ceux qui ont mal digéré leurs cours et sont, depuis, constamment à côté de leur saussures. (Que les phonocentristes ne me renvoient pas aux états très anciens de la langue pour montrer que la soudure est une vieille tradition française… primo, je le sais, deuzio et surtouzio : avant la fin du XVIe siècle, le trait d'union n'existe pas… difficile, donc, de l'employer.)

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 2001
Sur. — Plates-formes

Encore une fois, je partage votre « sentiment ». Je préférerai écrire *multi-ethnique*. Je dis simplement que si vous composez ainsi ce terme, vous composez, en l'état actuel des choses, une FAUTE d'orthographe… Je n'ai rien contre. Si nous avions tous le courage (affaire de circonstances) de commettre volontairement ces « fautes », les lexicographes seraient contraints d'en tenir compte un jour…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 9 novembre 2001
Sur. — Plates-formes

[Ducon]

Je préférerai écrire multi-ethnique.

J'aurais surtout préféré écrire *préférerais*…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 30 novembre 2001
Sur. — Pratiques quotidiennes

[Jean-Denis Rondinet]

Alors, voilà les détails d'une habitude non écrite, mais qu'à Paris on semble appliquer motu proprio :

Si cette habitude graphique est orale, rien à dire.

Hélas, tu as raison, elle s'applique de plus en plus, un peu partout, même dans mon voisinage immédiat. Je résiste, mais des pontifes

hérétiques me contraignent parfois à renier ma foi. C'est très douloureux.

— *plus de points nulle part ;*

Comme dans « Pour Mamère, l'OUA a des contes à rendre » ?

— *si mot de trois lettres (ou moins), on écrit en cap (UE, ONU) et on prononce comme on en a envie (l'onu semble un peu plus courant aujourd'hui que l'oénu) ;*

Comme dans ce titre en caps : « AU CE, FO LIE LES CAS DE L'IN ET DU JO » ?

Moi, je préfère la marche à points. Il faut dire que j'appartiens à l'école archéo-ringarde qui ne se préoccupe jamais du confort des compositeurs mais toujours de celui des lecteurs.

— *si mot de plus de trois lettres ET qui se prononce, alors cap initiale*

Comme dans « Ovni » ou « Laser » ?

(Je sais, c'est malhonnête, mais c'est néanmoins mérité… car la marche funeste dont tu nous parles ne fait pas dans l'excessive subtilité taxinomique…)

Cette marche limite les dégâts dus à la « siglite » galopante

Ce point seul suffit à la discréditer…

Il faut au contraire que leurs foutus sigles resplendissent dans toute leur horreur.

C'est quand même incroyable que nos marcheurs appointés raffolent des sigles tout en ayant honte d'eux. Ils en veulent des tonnes, mais des tonnes discrètes. C'est du vice, y a pas d'autre mot…

Trois soucis (en plus de se faire taper sur les doigts par Lacroux !) :

Envoie tes mimines, je viens d'ajouter quelques clous à ma férule.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 30 novembre 2001
Sur. — Pratiques quotidiennes

[Thierry Bouche]

Si j'appliquais ta marche (à laquelle je trouve deux intérêts non négligeables :

1. *Ça fera enrager JiPé ;*

Bisque, bisque, v'là aut' chose…

[¿]¡ N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ![?]

2. *on n'a pas à se soucier de savoir si un acronyme est syllabique, un sigle ou quoi d'autre),*

Et voilà… Adieu consciencieux soucis…

En une phrase, tu résumes bien l'élégante probelemmatique de nos marcheurs à semelles lisses : ne pas se faire chier !

Le lecteur, on s'en tape ! Il veut savoir de quoi t'est-ce qu'on lui cause exaguetly ?

Si on lui file un acronyme ou un sigle, du hard ou du cochon ? N'a qu'à chercher lui-même, on n'est pas payés pour ça ! Eh bien si, camarades, vous (auteurs, oui, auteurs, éditeurs, récriveurs, préparateurs, correcteurs, compositeurs, typochosistes de toute sorte, voire graphistes, artistes de l'œil ou d'ailleurs), vous êtes payés pour ça. Peut-être mal, mais c'est une autre histoire.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 30 novembre 2001
Sur. — Pratiques quotidiennes

[Jean-Denis Rondinet]

[Thierry Bouche]

1. Ça fera enrager JiPé

Je sais, et c'est mon drame.

Bon… j'enlève les clous.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 janvier 2002
Sur. — Et pis… scènes

Petite précision : sur le strict plan de la langue, je n'ai rien contre « la » ministre (ou la juge, ou tout ce que l'on voudra) ; ce qui me gêne, c'est l'argumentation.

Cet aspect-là de la question est évidemment hors charte.

Les débilités « épicènes » québéco-belgo-suisso-franco-zéropéennes aussi (elles ne peuvent intéresser que les personnes de Cro-Magnon, et encore). Ce qui ne l'est pas, c'est les atrocités du style « enseignant-e-s »… ou « enseignant(e)s », ou « enseignant/e/s »… Ici, nous sommes au cœur d'un délire partiellement typographique… mais, miracle ! il

suffit de faire appel à l'autre face du Janus langouistique pour balayer ces saletés, pour les renvoyer au néant, pour discréditer les trouvailles de l'intelligentsia petite-bourgeoise qui s'imagine être au pouvoir, pour faire place nette. Comment les experts du sexisme linguistique prononcent-ils « enseignant-e-s » ?

Eh oui, chers camarades… la beauté de la chose est là : les rectificateurs de salon qui veulent (bêtement) réduire l'écart entre l'oral et l'écrit sont également ceux qui tentent d'imposer « enseignant-e-s »…

Leurs priorités sont hiérarchisées, et le sectarisme phonochosiste s'efface devant les impératifs sexistes.

C'est ici le combat du jour et de la nuit… de la cité contre le communautarisme… et il n'est pas gagné d'avance.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 10 janvier 2002
Sur. — Il est pas beau mon z-euro ?

Alors, je vais te dire : je l'aime beaucoup, ton euro !

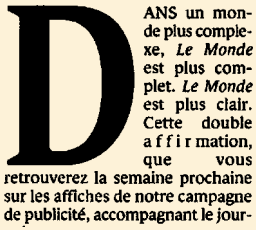
Tu veux savoir pourquoi ? C'est simple : ce n'est pas un euro !

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 13 janvier 2002
Sur. — Nouvelle typo du *Monde*

[Alain Hurtig]

Le Monde *d'hier daté d'aujourd'hui consacre un long dossier à sa nouvelle formule.*

Dès le premier paragraphe, les ravages du typographisme et de l'inculture typographique sont patents. Belle collection d'horreurs qui pourrait être utile dans un cours pour débutants :


DANS un monde plus complexe, *Le Monde* est plus complet. *Le Monde* est plus clair. Cette double affirmation, que vous retrouverez la semaine prochaine sur les affiches de notre campagne de publicité, accompagnant le jour-

L'hypertrophie de la lettrine — quelle beauté ! elle occupe visuellement la moitié de la justif, de l'étroite justif ! Sens des proportions harmonieuses ! — engendre bien des joyeusetés.

Passons sur le fait que la pointe de ses empattements est en retrait au lieu d'être en léger débord, passons sur le fait (aujourd'hui fréquent) que la première ligne est dans l'alignement des suivantes et admirons les deux coupes successives devant une syllabe muette finale (la seconde est une cumularde : *xe*, c'est du grand art !), admirons surtout que cette audace dans les coupes se soit arrêtée devant *retrouverez*… afin de sauvegarder la belle expressivité du petit blanc qui sépare *que* de *vous*. Pour les plus typographes d'entre nous, restent des subtilités comme l'interlettrage très savant de *a f f i r mation*…

Les mecs qui composent le français sur une justif réduite volontairement à quinze signes par ligne sont indubitablement géniaux.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 23 janvier 2002
Sur. — Article de Ponot (était : Classification des caractères)

[Alain Hurtig]

J'avais oublié le « détail » de Vox omettant à la fois les Frakturs et les écritures métèques (surtout juives…). Le refoulement de Vox fonctionnait quand même assez bien ;-).

Tu connais les sentiments que m'inspire Mr Vox. Pourtant, je crois que l'ajout ATypIque de la classe des écritures « étrangères » (ou pire : non latines…) est une foutaise qui n'est pas moins (idéologiquement et taxinomiquement…) pourrie que son oubli…

Elle s'est aussi imposée parce qu'elle repose sur des critères suffisamment fins,

Monsieur plaisante ?

Elle repose sur la volontaire confusion de critères morphologiques et historiques, bref, elle repose sur une bouillie conceptuelle…

contrairement à celle de Thibaudeau — Ponot explique bien comment cette dernière n'a pas résisté à l'épreuve des faits.

Monsieur plaisante… j'en suis désormais certain.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 janvier 2002
Sur. — Chancellerie à la maternelle

[Luc Bentz]

Lors d'une conversation à ce sujet, J.-P. L., grand spécialiste de la chose (qui m'a beaucoup fait souffrir [...]

J'espère que c'est la chose et non le spécialiste qui vous a fait souffrir…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 janvier 2002
Sur. — Petites capitales

[Yves Maniette]

[Jacques André]

Autre question : est-il normal qu'il y ait des majuscules en petites capitales ?

Oui.

NON !

Jamais de la vie ! Cette pratique est monstrueuse, barbare, condamnable, innommable, atroce, béotienne, hérétique, scandaleuse, désastreuse, fâcheuse, cacateuse, nulle à chier, ridicule, aliénante, pas convenable du tout, à déconseiller… !

Ce qui est étonnant c'est cette impossibilité de pouvoir accentuer les petites capitales

Oui… c'est très étonnant…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 janvier 2002
Sur. — Petites capitales

[Yves Maniette]

Bon, j'ai donc déjà vu des livres nuls à chier…

C'est probable : les librairies en regorgent.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 31 janvier 2002
Sur. — Petites capitales

[Yves Maniette]

en pratique j'écrirais: « sncf

Vous confirmez une de mes craintes.

Jean-Pierre Lacroux », puis sélectionnerais la zone et cliquerais sur « petites capitales ». Les lettres J, P et L seront alors de plus grande taille que les autres, non ?

Parfait.

Cette pratique est normale, civilisée, irréprochable, érudite, orthodoxe, profitable, convenable, à conseiller… !

Je ne vous comprends pas.

Un peu de réciprocité dans les rapports humains n'a jamais fait de tort.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 25 février 2002
Sur. — Chasse fixe

[Thierry Bouche]

Monsieur fait de l'humour ?

Jamais. Je croyais le fait connu ici.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 27 février 2002
Sur. — Chasse fixe

Bon… puisque selon votre silence il n'existe aucune police à chasse fixe d'une graisse admissible, je viens de me fabriquer vite fait bien fait des versions demi-grasses de Letter-gogo-tic-tac et de Coucourier à l'aide de Fontogagaffeur.

Si je reviens sur ce sujet, ce n'est pas pour vous faire part de mes aventures vespérales, mais pour de nouveau m'étonner de l'affligeante carence du marché policier dans le rayon des fixe-chassettes.

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 8 juillet 2002
Sur. — Révolution française ?

[Jean-Denis Rondinet]

[Olivier Randier]

B^{on} ? C'est quoi ?

Baron (B^{on}) et baronne (B^{onne}). Pas triste, hein !

Y a mieux : C^{on}, abréviation, hélas tombée en désuétude, de « canton »…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 6 août 2002
Sur. — Coupes malsonnantes

[Olivier Randier]

Il semble que les coupes qu'on juge malsonnantes évoluent avec le vocabulaire moderne des injures :

La tolérance varie surtout en fonction de la nature du texte…

Les anciens typographes n'étaient pas tous bégueules. Dans ses exemples de « bonnes » divisions, Lefevre (1883) donne *con-science*… Dans une phrase comme « La vieille pute se gratte continuellement le cul », on imagine mal qu'un sursaut de décence interdise cette coupure : *con- | tinuellement*.

Dans une encyclique, elle serait mal venue… mais dans les encycliques rares sont les vieilles putes qui se grattent continuellement le cul, alors, tout va bien.

L'intelligence des typographes d'antan se manifeste ici dans sa plénitude : « Ce n'est que pour faciliter l'espacement régulier qu'il a été admis de séparer un mot en deux tronçons. Par conséquent, lorsqu'une des règles qui président à la coupure d'un mot mettrait dans la nécessité, pour être suivie, d'espacer irrégulièrement, il vaudrait mieux faire une mauvaise division qu'un mauvais espacement. » (Désiré Greffier, *les Règles de la composition typographique*.)

Compose cette forte pensée en corps 1440 et affiche-la dans tous les lieux où rôde et souffle l'esprit borné des « codes »…

ma correctrice me refuse la coupe à tech-nique *(ta mère)*…

Le *tech* est plus gênant que le *nique*… « Gênant », mais non dramatiquement fautif…

Gênant jadis… du temps où les textes imprimés étaient aussi (parfois *surtout*…) destinés à la lecture publique… Qui oublie cela ne peut comprendre, par exemple, l'interdiction de couper après *x* et *y* précédés et suivis d'une voyelle… Quand tu lis à haute voix, t'as intérêt à pas te planter dans la prononciation de la syllabe située en fin de ligne, juste avant la coupe.

Bon, pour la lecture intime, c'est moins grave… Dans ta petite tête, tu restitues après coup la bonne prononciation, personne n'est là pour

se gausser de ta malencontreuse gourance. Moins grave, mais un peu gênant quand même. Donc, pour aider ton seul maître, le lecteur, bannis les coupures qui peuvent susciter au moins deux prononciations distinctes. Si possible ! Si ça ne l'est pas — en ces temps de justifs bouffonnement étroites, c'est fréquent —, basta ! coupe où ça fout le moins la merde…

Par contre, arti-cule *(?) est passé, alors que j'avais un doute.*

Moins amusant, je suis un peu surpris de son refus systématique de couper les numéraux en toutes lettres (deux | machins)

Mon Dieu… Explique-lui que la composition des nombres en toutes lettres est une des ficelles qui permettent PRÉCISÉMENT de se libérer à l'occasion des contraintes de la compo des chiffres, en particulier de celles qui concernent les coupures…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 août 2002
Sur. — Coupes malsonnantes

Il faut hiérarchiser les contraintes… Compte tenu de la nature du texte (et en admettant que l'« obligation » évoquée en soit réellement une…), quelle est celle que vous hésiteriez le moins à bousculer ?… La difficulté de la composition typographique ne réside pas dans l'application des règles (elles sont simples), mais dans les choix que le réel nous impose d'effectuer…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 août 2002
Sur. — Coupes malsonnantes

[Michel Bovani]

Je sais bien que la division des mots est a priori *un truc trop sérieux pour qu'on la laisse à un programme,*

C'est pourtant une pratique de plus en plus répandue…

Je passe une partie de mes jours à éliminer des coupures immondes dans des fichiers livrés par de prétendus maquettistes, metteurs en pages et autres trous-du-graphe ignares. Icônnards à n'y pas croire, ces braves gens oublient qu'ils sont payés pour s'occuper AUSSI de la composition…

De. — Jean-Pierre Lacroux, le 7 août 2002
Sur. — Coupes malsonnantes

[Thierry Bouche]

et pour con-nu ?

Exemple désopilant… mais irréaliste…

Ici, le plus typographiquement indécent n'est pas le *con*, mais le *nu* (coupure avant les deux dernières lettres)… Inadmissible ! Intolérable ! Y a une raison : tu chasses deux signes mais t'en récupères un… Bénéfice ? Que dalle ou à peine plus… Si *con-* rentre à l'aise, y a fort à parier que *connu* rentrera itou.

Sinon, chasse le tout…

« Je refis le plein d'encre et de papier et repris tout à zéro. »

Panique à Calixta, p. 269.

Bibliographies

Avertissement

Ces bibliographies n'ont rien d'exhaustif : n'y sont répertoriés que les ouvrages qui figurent dans ma bibliothèque de travail personnelle. Je crois néanmoins qu'elles peuvent être utiles. Lorsque Paris est le lieu d'édition, la mention est abrégée (P.). Partielles, ces bibliographies sont également partiales. Mes titres favoris sont signalés par un astérisque rouge [*]. Quelques ouvrages indispensables ont droit à deux astérisques rouges [**]. Afin de ne pas laisser entendre que tous les autres sont négligeables… j'envisage de marquer ultérieurement ceux qui requièrent à mon sens une orthotypographique circonspection… ou que je n'aime guère… pour une raison ou pour une autre [ø].

Ces pages ne sont pas un stand de démonstration. Elles ne visent qu'à offrir un petit service rapide.

Jean-Pierre Lacroux

(Dernière mise à jour : 13 avril 2002.)

Orthotypographie

Amen (Lucien), *La Typographie à la linotype*, 2e éd., Société Linotype française, P., 1932.

Abrégé du Code typographique à l'usage de la presse, 4e éd., Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, P., 1993.

Bausinger (E.), « La Correction des épreuves, vue par un typo. Essai de classification des signes de correction », *Graphê*, Bulletin d'information et de diffusion des techniques de l'imprimerie, n° 141, P., 1956.

Bref Abrégé des règles typographiques en usage au département lecture-correction Larousse, P., 1995.

Breton (Victor), *Manuel pratique de composition typographique*, Imprimerie des Cours professionnels, P., 1911.

Code typographique, 14e éd., F.I.P.E.C., P., 1983.

— 16e éd., Fédération C.G.C. de la communication, P., 1989.

— 17e éd., Fédération C.G.C. de la communication, P., 1993. [* Dernier héritier d'une tradition respectable.]

Code typographique à l'usage des auteurs et des traducteurs, Seuil, P., 1975.

Daupeley-Gouverneur (G.), *Le Compositeur et le Correcteur typographes*, Rouvier et Logeat, P., 1880.

Denis (Jules), *Grammaire typographique*, Georges Thone, Liège, 1952. [* Bon livre.]

Doppagne (Albert), *Majuscules, abréviations, symboles et sigles*, Duculot, P.-Louvain-la-Neuve, 1991.

Dumont (Jean), *Vade-mecum du typographe*, 4e éd., Bruxelles, 1915. [* La bible des compositeurs belges d'antan.]

Dykmans (Gommaire), *Initiation pratique au métier d'écrire*, t. II : *Le Labeur du style et la technique de l'impression*, 2e éd., Baude, Bruxelles, 1961.

Fertel (Martin Dominique), *La Science pratique de l'imprimerie*, Saint-Omer, 1723 ; réédition Libris, P., 1998.

Fournier (Henri), *Traité de typographie*, 4e éd. revue et augmentée par Arthur Viot, Garnier, P., 1903. [* Un classique.]

Frey (A.), *Nouveau Manuel complet de typographie*, éd. revue et augmentée par E. Bouchez, Manuels Roret, P., 1857 ; réimpression en facsimilé, Léonce Laget, P., 1979. [* Un classique. À connaître.]

Gouriou (Ch.), *Mémento typographique*, Cercle de la Librairie, P., 1990.

Greffier (Désiré), *Les Règles de la composition typographique*, Arnold Muller, P., 1898.

Guéry (Louis), *Dictionnaire des règles typographiques*, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, P., 1996.

Guide du typographe romand, 2e éd., Groupe de Lausanne de l'Association suisse des compositeurs à la machine, Lausanne, 1948.

— 5e éd., Groupe de Lausanne de l'Association suisse des typographes, Lausanne, 1993. [* La bible des typographes romands.]

Halkin (Léon-E.), *La Technique de l'édition, Conseils aux auteurs pour la préparation de leur copie et la correction des épreuves*, 3e éd., Desclée de Brouwer, P., 1946.

Hornschuch (Jérôme), *Orthotypographia* [Leipzig, 1608], traduit du latin par Susan Baddeley, Éditions des Cendres, P., 1997.

Javet (Albert) et Matthey (Henri), *Typographie, composition, impression*, 2e éd., École romande de typographie, Lausanne, 1967.

Lecerf (Pierre), *Manuel pratique de typographie*, « Encyclopédie Roret », Dunod, P., 1956.

Leclerc (Émile), *Nouveau Manuel du typographe*, « Encyclopédie Roret », Edgar Malpère, P., 1939. [* Bon manuel.]

Leduc (Henri), *Manuel du compositeur typographe*, « Nouvelle Bibliothèque professionnelle », J.-B. Baillère et fils, P., 1948.

Lefevre (Théotiste), *Guide pratique du compositeur d'imprimerie*, Firmin-Didot frères, P., 1855.

—, *Guide pratique du compositeur et de l'imprimeur typographes*, Firmin-Didot et Cie, P., 1883. [* La bible des compositeurs du XIXe siècle.]

Leforestier (J.), *Manuel pratique et bibliographique du correcteur*, Quantin, P., 1890.

Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale, 3e éd., Imprimerie nationale, P., 1990. [** Le meilleur des codes disponibles aujourd'hui.]

Momoro (Antoine-François), *Traité élémentaire de l'imprimerie, ou le manuel de l'imprimeur*, P., 1793 ; réédition Gregg International, Westmead, Royaume-Uni, 1971.

Nouveau Code typo, Fédération de la communication C.F.E./C.G.C., P., 1997.

Perrousseaux (Yves), *Manuel de typographie française élémentaire*, Atelier Perrousseaux, Reillanne, 1995.

Ramat (Aurel), *Le Ramat typographique*, Éd. Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1994.

Recommandations pour la frappe de manuscrits sur micro-ordinateur, Syndicat national de l'édition, P., s. d.

Règles typographiques, généralement suivies et adoptées pour les publications de la Librairie Hachette, Hachette, P., s. d. [1924].

Seyl (Antoine), *La Technique du journal, Bréviaire typographique à l'usage des journalistes & gens de lettres*, Office de publicité, Bruxelles, Éd. de Papyrus, P., 1925.

Tassis (Auguste), *Guide du correcteur, ou Complément des grammaires et des lexiques donnant la solution des principales difficultés pour l'emploi des lettres majuscules et minuscules dans l'écriture et l'impression*, 10e éd., Firmin-Didot, P., s. d. [1870 ?].

Vairel (Hélène), *La Présentation d'un manuscrit dactylographié*, Nathan, P., 1992. [* Bon livre.]

Valette (Georges), *Typographie, Composition*, 3e éd., Institut national des industries et arts graphiques, P., 1948.

— INIAG, 6e éd., revue, corrigée et adaptée, 1967.

Abréviations, normes, recommandations officielles, sigles

Abbreviations, Abréviations, Abkürzungen, Afkortingen, Van Goor Zonen, La Haye-Bruxelles, 1969.

Afnor, *Recueil de normes françaises, Documentation*, t. I : *Présentation des publications, translittération, thésaurus et indexation ;* t. II : *Catalogage*, 4e éd., Association française de normalisation, P., 1990.

—, *Recueil de normes françaises : Mathématiques, vocabulaire, signes, symboles et notations*, normes NF X 02-001, 02-003, Association française de normalisation, P., 1993.

—, *Formation des bibliothécaires et documentalistes : Normes pour l'épreuve de catalogage, Supplément multimédia*, 2e éd., P., 1994.

Calvet (Louis-Jean), *Les Sigles*, P.U.F., P., 1980.

Code de rédaction interinstitutionnel, Vade-mecum de l'éditeur, 2e éd., Office des publications officielles des Communautés européennes, Luxembourg, 1997.

Dictionnaire des sigles relatifs aux programmes et plans d'action communautaires, 4e éd., Commission des Communautés européennes, Luxembourg, 1993.

Dictionnaire des termes officiels de la langue française, Délégation générale à la langue française, P., 1994.

Dussert-Carbone (Isabelle) et Cazabon (Marie-Renée), *Le Catalogage : méthodes et pratiques*, t. I : *Monographies et publications en série*, Éditions du Cercle de la librairie, P., 1991.

Glossaire d'abréviations multilingue, Office des publications officielles des Communautés européennes, Luxembourg, 1983.

ISO, *Norme internationale ISO 4217, Codes pour la représentation des monnaies et types des fonds*, 4e éd., Organisation internationale de normalisation, Genève, 1990.

—, *Norme internationale ISO 3166, Codes pour la représentation des noms de pays*, 4e éd., Organisation internationale de normalisation, Genève, 1993.

Lexicon of international and national units, Elsevier, Amsterdam, 1964.

Petit Glossaire de l'eurochercheur (Le), 12e éd., Association nationale de la recherche technique, P., 1994.

Unités de mesure (Décrets nos 61-501 du 3 mai 1961 et 82-203 du 26 février 1882). Direction des Journaux officiels, P., 1994.

World Measurement Guide (The), 4e éd., The Economist Newspaper Ldt., Londres, 1980.

Vocabulaire typographique

Berthelot (Jacques), *Lexique de l'édition et des techniques éditoriales*, Hachette, P., 1992. [* Bon livre.]

Boutmy (Eugène), *Dictionnaire de l'argot des typographes*, Marpon et Flammarion, P., 1883 ; réédition Les Insolites, P., 1979.

Dumont (Jean), *Lexique typographique*, complément du *Vade-mecum du typographe*, Bruxelles, 1917.

Paput (Christian), *Vocabulaire des arts graphiques, de la communication, de la P.A.O., etc.*, TVSO Éditions, s.l., 1997. [* Bon livre.]

Voyenne (Bernard), *Glossaire des termes de presse*, Centre de formation des journalistes, P., 1967.

Ponctuation

Brun (J.) et Doppagne (Albert), *La Ponctuation et l'Art d'écrire*, Baude, Bruxelles, 1957.

Catach (Nina), *La Ponctuation*, P.U.F., P., 1994.

Causse (Rolande), *La langue française fait signe(s), Lettres, accents, ponctuation*, Seuil, P., 1998.

Colignon (Jean-Pierre), *Un point c'est tout ! La ponctuation efficace*, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, P., 1993.

Comiant (Pol), *La Ponctuation*, s. l. n. d.

Damourette (Jacques), *Traité moderne de ponctuation*, Larousse, P., 1939.

Dolet (Estienne), *La Punctuation de la langue francoise*, Lyon, 1540. [Fac-similé.]

Doppagne (Albert), *La Bonne Ponctuation*, 2e éd., Duculot, P.- Louvain-la-Neuve, 1992.

Drillon (Jacques), *Traité de la ponctuation française*, Gallimard, P., 1991. [** Un chef-d'œuvre.]

Jacquenod (Raymond), *La Ponctuation maîtrisée*, Marabout, Alleur (Belgique), 1993.

Le Gal (Étienne), *Apprenons à ponctuer*, Delagrave, P., 1941.

Ponctuation (La), *Pratiques* n° 70, Metz, 1991.
Sensine (Henri), *La Ponctuation en français*, Payot, P., 1930.

Typographie (généralités, histoire, mise en pages…)

Alessandrini (Jean), *Typomanie*, La Noria, P., 1977.
Anciaux (Jean-Pierre), *La Mise en page*, Les Éditions d'organisation, P., 1992.
André (Jacques), « Petite Histoire des signes de correction typographique », dans *Cahiers GUTenberg*, n° 31, décembre 1998.
Arabyan (Marc), *Le Prêt-à-clicher, Typographie et mise en pages*, L'Harmattan, P., 1997.
Arcival (D.), Jouanneaux (B.) et Piart (M.), *Guide pratique des techniques de l'imprimerie*, 2e éd., Afnor, P., 1988.
Audin (Marius), *Histoire de l'imprimerie par l'image* ; t. I : *L'Histoire et la Technique* ; t. II : *La Lettre d'imprimerie* ; t. III : *Esthétique du livre* ; t. IV : *Bibelots ou bilboquets*, Henri Jonquières, P., 1929.
—, *Le Livre français*, Rieder, P., 1929.
Bargilliat (Alain), *Impression offset*, 2e éd., Institut national des industries et arts graphiques, P., 1963.
—, *Photo Litho*, 3e éd., Institut national des industries et arts graphiques, P., 1965.
Baudin (Fernand), *La Lettre d'imprimerie, son dessin, sa fabrication, sa composition*, Plantin, Bruxelles, 1965.
—, *La Typographie au tableau noir*, Retz, P., 1984.
—, *L'Effet Gutenberg*, Éd. du Cercle de la Librairie, P., 1994.
Baudry (Georges), *Hélio, Gravure et tirage*, Institut national des industries et arts graphiques, P., 1953.
Berthier (S.), *Traité de l'imprimerie à l'usage des petites machines*, Berthier, P., s. d. [*c.* 1890].
Blanchard (Gérard), *Aide au choix de la typo-graphie*, Atelier Perrousseaux, Reillanne, 1998.
Blondeau (Yves), *Le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne, 1881-1973*, Syndicat des correcteurs, P., 1973.
Brun (Robert), *Le Livre français*, P.U.F., P., 1969.

Caractères de l'Imprimerie nationale (Les), Imprimerie nationale, P., 1990.

Cavanaugh (Sean), *Les Polices de caractères*, Simon & Schuster Macmillan, P., 1996.

Chose imprimée (La), sous la direction de John Dreyfus et François Richaudeau, Retz-C.E.P.L., P., 1977.

Cordier (Stéphane), *Christophe Plantin*, Remy Magermans, Andenne, Belgique, s. d.

Décembre Alonnier [Joseph Décembre et Edmond Alonnier], *Typographes et gens de lettres*, Michel Lévy, P., 1864.

De l'installation d'un atelier de composition pour journaux, Fonderie Turlot, P., s. d. [*c.* 1885].

Druet (Roger) et Grégoire (Herman), *La Civilisation de l'écriture*, Fayard, Dessain et Tolra, P., 1976.

Duplan (Pierre) et Jauneau (Roger), *Maquette et Mise en page*, 3e éd., Éditions du Moniteur, P., 1992.

Dusong (Jean-Luc) et Siegwart (Fabienne), *Typographie, du plomb au numérique*, Dessain et Tolra, P., 1996.

Friedl (Friedrich), Ott (Nicolaus) et Stein (Bernard), *Typographie, quand qui comment* (Typography when who how — Typographie wann wer wie), Könnemann, Cologne, 1998.

Gid (Raymond), *Typographies*, Imprimerie nationale, P., 1998.

Grolier (Éric de), *Histoire du livre*, P.U.F., P., 1954.

Guéry (Louis), *Le Secrétariat de rédaction*, Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, P., 1990.

Labarre (Albert), *Histoire du livre*, 3e éd., P.U.F., P., 1970.

Laborderie (Fernand de) et Boisseau (Jean), *Toute l'imprimerie, Les techniques et leurs applications*, 3e éd., Dunod, P., 1960.

Lauters (Francis), *Conchyliologie… typographique, essai sur les coquilles*, A. Lesigne, Bruxelles, 1934.

Letouzey (Victor), *La Typographie*, P.U.F., P., 1964.

« *Ligatures & Caractères contextuels* », *Cahiers GUTenberg*, n° 22, septembre 1995. [*]

Margraff (Pierre), *Histoire sérieuse et curieuse de la presse quotidienne et de la composition typographique*, Vokaer, Bruxelles, 1982.

Martin (Gérard), *L'Imprimerie*, 8e éd., P.U.F., P., 1993.
Mathieu (Robert), *L'Imprimerie, une profession, un art*, Louis Musin, Bruxelles, 1976.
Morison (Stanley), *Les Premiers Principes de la typographie*, traduction de l'anglais et présentation de Fernand Baudin. [*]
Münsch (René), *Physionomie de la lettre, Classification des créations typographiques et construction en vue d'œuvres publicitaires*, Eyrolles, P., 1958.
Paris (Muriel), *Petit Manuel de composition typographique*, 2e éd., P., 1999.
Peignot (Jérôme), *De l'écriture à la typographie*, Gallimard, P., 1967.
—, *Typocédaire ou le Dictionnaire des lettres*, L'Équerre, s. l., 1981.
Perrousseaux (Yves), *Mise en page et impression, notions élémentaires*, Atelier Perrousseaux, Reillanne, 1996.
Richaudeau (François), *La Lettre et l'Esprit, Vers une typographie logique*, Planète, P., 1965.
—, *Manuel de typographie et de mise en page*, Retz, P., 1993.
Sabbe (Maurice), *Christophe Plantin*, Opdebeek, Anvers, 1932.
Setola (Geert) et Pohlen (Joep), *La Fontaine aux lettres*, Fontana, Roermond (Pays-Bas), 1994.
Smal (Fernand), *Typographie moderne, 71 Études sur la réalisation des imprimés*, Bruxelles, 1946.
Suret-Canale (Nadine), *L'Indispensable pour les polices de caractères*, Marabout, Alleur (Belgique), 1995.
Thibaudeau (Francis), *La Lettre d'imprimerie et 12 notices illustrées sur les arts du livre*, préface de Georges Lecomte, Le Bureau de l'édition, P., 1921. [* Chef-d'œuvre…]
—, *Manuel de typographie moderne*, Le Bureau de l'édition, P., 1924.
Tory (Geofroy), *Champfleury*, P., 1529, réédition Bibliothèque de l'image, s. l., 1998.
Tschichold (Jan), *Livre et Typographie, Essais choisis*, traduction de l'allemand par Nicole Casanova, postface de Muriel Paris, Éd. Allia, P., 1994. [*]
Type Cosmic, Evergreen, Taschen, Cologne, 1994.

Villemaire (L.) et Demichel (E.), *Typographie, Photogravure*, Institut national des industries et arts graphiques, P., 1947.
Vitu (Auguste), *Histoire de la typographie*, Delagrave, P., 1886.
Williams (Robin) et Milot (Bernard), *Le Mac est plus qu'une machine à écrire*, Éd. Reynald Goulet, Repentigny (Québec), Eyrolles, P., 1992.
Wodon (Bernard) et L'Hoest (Christian), *Itinéraire pour la publication*, Ciaco, Bruxelles, 1990.

Orthotypographie anglo-saxonne

Bringhurst (Robert), *The Elements of Typographic Style*, 2e éd., Hartley & Marks, Vancouver, 1996. [*]
Butcher (Judith), *Copy-Editing, The Cambridge Handbook for Editors, Authors and Publishers*, 3e éd., Cambridge University Press, Cambridge, 1992. [*]
Gowers (Ernest), *The Complete Plain Words*, Her Majesty's Stationery Office, Londres, 1954.
Gurnett (J. W.) et Kyte (C. H. J.), *Cassell's Dictionary of Abbreviations*, Cassell, Londres, 1966.
Hart (Horace), *Hart's Rules for Compositors and Readers at the University Press*, 39e éd., Oxford University Press, Oxford, 1983.
Oxford Minidictionary of Abbreviations, Oxford University Press, Oxford, 1993.

Écriture (généralités, instruments, supports…)

Andrew (J. H.), « The Birmingham pen trade », *Information sheet* n° 3, Birmingham Museums & Art Gallery, 1981.
Biasi (Pierre-Marc de), *Le Papier, une aventure au quotidien*, Gallimard, P., 1999.
Blondel (Spire), *Les Outils de l'écrivain*, Henri Laurens, P., 1890.
Bore (Henry), *The Story of the invention of steel pens*, Perry & Co., Londres, 1892.
Boüüaert (Joseph), *Petite Histoire de l'alphabet*, Office de publicité, Bruxelles, 1949.

Callewaert (H.), *L'Écriture rationnelle*, Office de publicité, Bruxelles, 1942.
—, *Physiologie de l'écriture cursive*, Desclée de Brouwer, P., s. d.
Charles (A. A. S.), *The Steel Pen Trade 1930-1980*, Highley, 1983.
Cohen (Marcel), *L'Écriture*, Éditions sociales, P., 1953.
Colombain (Marcel), *L'Aventure multiple des outils de l'écriture*, s. l., 1963.
Cooreman (Paul), *Précis d'écriture ordinaire et ornementale*, Vanderlinden, Bruxelles, 1947.
Crum Ewing (Alexander), *Le Stylo à plume*, Soline, Courbevoie, 1997.
Dottrens (Robert), *L'Enseignement de l'écriture*, Delachaux & Niestlé, P.-Neuchâtel, 1931.
Druet (Roger), Grégoire (Herman), *La Civilisation de l'écriture*, Fayard-Dessain & Tolra, P., 1976.
Écriture à travers les âges (L'), Encres Antoine, P., 1940.
Écriture et la Psychologie des peuples (L'), Centre international de synthèse, Armand Colin, P., 1963.
Étiemble (René), *L'Écriture*, Delpire, P., 1961.
Geneslay (Vincent) et Sabard (Véronique), *La Calligraphie*, Milan, Toulouse, 1998.
Good (Arthur), « Les Plumes métalliques », *La Nature* (n^os^1584, 1585), 1903.
Harris (David), *L'ABC du calligraphe*, Dessain et Tolra, P., 1995.
Haury (Pierre) et Lacroux (Jean-Pierre), *Une affaire de stylos*, Seghers-Quintette, P., 1990. Trad. italienne, *La Seduzione delle stilo*, Ulisse, Bologne, 1991. Trad. anglaise, *A Passion for Pens*, Greentree, Ridgefield, Ct, 1993.
Higounet (Charles), *L'Écriture*, P.U.F., P., 1955.
Jackson (Donald), *Histoire de l'écriture*, Denoël, P., 1982.
Jean (Georges), *L'Écriture*, Gallimard, P., 1987.
—, *Langage de signes, l'Écriture et son double*, Gallimard, P., 1989.
Keghel (Maurice de), *Les Encres, les Cirages, les Colles*, Baillière et Fils, P., 1922.

Lacroux (Jean-Pierre) et Van Cleem (Lionel), *La Mémoire des Sergent-Major*, Ramsay-Quintette, P., 1988. Trad. italienne, *Il Pennino*, Ulisse Edizioni, Turin, 1988.

Lacroux (Jean-Pierre), *Papier*, Seghers-Quintette, P., 1991.

—, *Une petite histoire du papier*, Quintette, P., 2001.

Lambrou (Andreas), *Fountain Pens, Vintage and Modern*, Sotheby's Publications, Londres, 1989.

Larcher (Jean), *Calligraphies*, Quintette, P., 1984.

Lawrence (Cliff), *Fountain Pens*, Collector Books, Paducah, Kentucky, 1977.

Le Collen (Éric), *Objets d'écriture*, Flammarion, P., 1998.

Liénardy (Anne) et Van Damme (Philippe), *InterFolia, Manuel de conservation et de restauration du papier*, Institut royal du patrimoine artistique, Bruxelles, 1989.

Maginnis (James P.), « Reservoir, Fountain and Stylographic Pens », *Journal of the Society of Arts*, n°s 2761 à 2764, vol. LIII, oct. & nov., Londres, 1905.

Martin (Gérard), *Le Papier*, P.U.F., P., 1976.

Martin (Henri-Jean), *Le Livre et la Civilisation écrite*, École nationale supérieure des bibliothèques, P., 1970.

Muller (André), *Les Écritures secrètes*, P.U.F., P., 1971.

Münsch (René H.), *L'Écriture et son dessin*, 7e éd., Eyrolles, P., 1966.

—, *Recueil d'alphabets à dessiner*, 5e éd., Eyrolles, P., 1965.

Naissance de l'écriture : cunéiformes et hiéroglyphes, Réunion des musées nationaux, P., 1982.

Paillasson, « L'Art d'écrire », *Encyclopédie méthodique*, 1765, rééd. Les Libraires associés, P., 1964.

Peignot (Jérôme), *De l'écriture à la typographie*, Gallimard, P., 1967.

Post (Dan R.), *Collecting Guide to antique Typewriters*, Post-Era Books, Arcadia, Ca., 1981.

Queneau (Raymond), *Bâtons, Chiffres et Lettres*, Gallimard, P., 1965.

Sabard (Véronique), Geneslay (Vincent) et Rébéna (Laurent), *Calligraphie latine*, Fleurus, P., 1995.

Stibley (Miriam), *La Calligraphie*, trad. fr. C. Richards, Dessain et Tolra, P., 1986.
Whalley (Joyce Irene), *Writing Implements and Accessories*, David & Charles, Newton Abbot, 1975.

Ouvrages publiés

Outils & supports d'écriture

LACROUX (Jean-Pierre) et VAN CLEEM (Lionel), *La Mémoire des Sergent-Major*, Ramsay-Quintette, P., 1988. Trad. italienne, *Il Pennino,* Ulisse Edizioni, Turin, 1988.

HAURY (Pierre) et LACROUX (Jean-Pierre), *Une affaire de stylos*, Seghers-Quintette, P., 1990. Trad. italienne, *La Seduzione delle stilo,* Ulisse, Bologne, 1991. Trad. anglaise, *A Passion for Pens,* Greentree, Ridgefield, Ct, 1993.

LACROUX (Jean-Pierre), *Papier*, Seghers-Quintette, P., 1991.

LACROUX (Jean-Pierre), *Une petite histoire du papier,* Quintette, P., 2001.

Littérature générale

LACROUX (Jean-Pierre), *Panique à Calixta*, Ramsay, coll. « Mots », P., 1986. Rééd. revue & intégrale sous le titre *Nihil obstat*, Quintette, P., 2001.

Divers

LACROUX (Jean-Pierre, éd.), *Tombeau de Victor Hugo : le 22 mai 1885*, Quintette, P., 1985.

LACROUX (Jean-Pierre), *Bibliographies : typographie, langue française*.
Site *web* (1997-2002) :
http://users.skynet.be/sky37816/index.html

À paraître

LACROUX (Jean-Pierre), *Orthotypographie française*.

L'Humanité — *20 novembre 2002*

Jean-Pierre Lacroux, auteur, avec Pym, des *Affreux*, petite bande dessinée publiée dans les pages de *l'Huma* de 1977 à 1981, est mort le 12 novembre à Bruxelles à l'âge de cinquante-cinq ans. Dessinateur de presse à *Pilote*, au *Monde*, à *France-Nouvelle*, puis à *Révolution*, Jean-Pierre Lacroux était aussi romancier (*Panique à Calixta* chez Ramsay) et l'auteur d'ouvrages de référence (*Papier* chez Seghers, *la Mémoire des Sergent-Major* chez Ramsay, *Une affaire de stylos* chez Seghers, *Une petite histoire du papier* chez Quintette). Rédacteur et correcteur pour plusieurs encyclopédies, cet érudit recourait à l'humour en toute circonstance. Jusque sur la Toile, où il intervenait dans des forums de discussion de spécialistes de la langue française ou de la typographie. *L'Humanité* assure de son émotion Éliane, son épouse, Hélène et Cécile, ses filles. Ses obsèques ont lieu aujourd'hui à 14 h 15 en l'église Saint-Ambroise, rue Saint-Ambroise à Paris.

Typographique Tombeau de Jean-Pierre Lacroux
est composé en Caslon & en Chaparral. Il
a été tiré, par Louis-Jean, sur
Centaure ivoire 90 g d'Arjomari
au début du bel été de l'année 2003.
C'est d'abord Thierry Bouche qui a porté
le projet de ce volume, dont il a été l'artisan
& le principal acteur : le mérite & la douleur
du choix des textes, tout comme le travail de la
maquette & de la typographie, lui reviennent
entièrement. Éric Angelini veilla aux phynances,
Olivier Randier imagina la couverture du livre,
on doit à Jean Fontaine une très grande part du
florilège des interventions de « JiPé » sur la
liste Typographie, Didier Pemerle & JiDé
Rondinet ont tout relu, Patrick Cazaux
a intégré les photos de Christophe
Durpaire & enfin le colophon
est dû à Alain Hurtig.

TYPOGRAPHIQUE TOMBEAU

DE JEAN-PIERRE LACROUX †

TYPOGRAPHIQUE TOMBEAU

DE JEAN-PIERRE LACROUX †